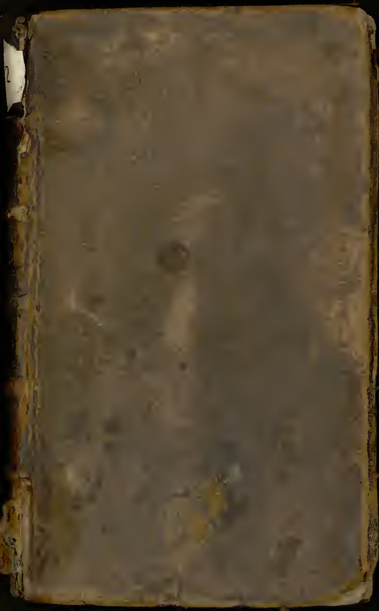




METHODE
Asseurée & efficace
POUR GUERIR LA MALADIE
VENERIENNE

Sans Salivation Mercurielle.

Dav. abercromby

Composée en Latin par un celebre Medecin d'Angleterre,

&

nouvellement mise en François

Par le Sr. G. B. De S. Romain D. M. Ecuyer, Gentilhomme & Medecin Ordi-naire de Son Altesse Serenissime Monseigneur LE PRINCE

A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, ruë S. Jacques, devant la Fontaine S. Severin, au Saint Esprit.

M. DC. LXXXX.

Avec Permission & Approbation.



PREFACE DE L'AUTEUR.



MON CHER LECTEUR,

Les hommes qui fe mêlent de juger de tout, ne gardent pas toûjours le milieu pour s'écarter des extrémitez, & loin de pefer chaque chofe felon fon merite, la plufpart fe trouvent fi differents dans leurs fentimens, qu'ils fem-

blent tous éloignez de la droite raiſon ; les uns rejettant les choſes anciennes, mépriſent tout ce qui porte le caractere d'ancienneté ; la ſeule antiquité leur déplaît, & ſans qu'ils en puiſſent rendre autre raiſon, c'eſt aſſez qu'une Doctrine ou une Pratique ait été enſeignée par nos Prédéceſſeurs, pour être bannie des Ecoles & du monde.

Les autres tout oppoſez à ceux-cy, n'eſtiment rien que ce qui eſt ancien ; Toute nouveauté leur eſt ſuſpecte, les choſes nouvelles n'ont pas aſſez de gravité & de ſolidité pour eux ; & l'envie ou la

jalousie qu'ils ont conçeu pour leurs Auteurs, les porte insensiblement à les regarder comme des inventions ridicules.

Ces deux sortes de gens sont également injustes & déraisonnables : les Sages tiennent le milieu, & mettant à part tous les préjugez de nouveauté & d'ancienneté, pesent les choses au poids du sanctuaire, rendent justice aux Auteurs à la grand' barbe & au poil folet ; & reçoivent les Doctrines & les Pratiques suivant qu'elles sont conformes à la raison. Cette difference de jugemens & d'esprits m'a obligé de don-

ner ce Préliminaire de paix, au ſujet de pluſieurs choſes que j'avance dans ce petit Ouvrage ; & parce qu'elles paroitront nouvelles, je ſouhaitte qu'elles tombent entre les mains d'un Lecteur qui juge des choſes ſans aucun enteſtement. Je ne prétends pas, à la verité, & je me connois trop pour croire que tout ce que j'écris ſoit appuyé ſur des raiſons inconteſtables. Je me contente de dire qu'on ne ſçauroit me convaincre d'avoir rien avancé qui ne ſoit juſte & bien fondé. Je mets dans ce rang ce que j'ay dis en peu de mots de la nature *du mal Ve-*

nerien & du Mercure qui passe pour être son unique remede.

Pour ce qui regarde les remedes dont il est parlé dans ce Traité : je puis asseurer que tout homme qui voudra s'en servir, en changeant peu de choses suivant les circonstances des maladies, & suivant le regime que j'établis, il en aura & n'en doit attendre qu'un heureux succez. J'en puis répondre sur la verité de plusieurs experiences que j'ay faites, & qui m'en ont rendu certain. Je conseille pourtant à celuy qui voudra se servir de mes remedes, s'il n'est pas de la Profession, de ne les pas employer que par

l'avis d'un Medecin expert qui reglera la maniere d'en uſer, le tems & les doſes convenables.

En effet le principal ſecret de l'Art de la Medecine ne conſiſte pas entierement en la bonté des remedes, mais plutôt dans leur juſte application, & dans la parfaite connoiſſance qu'on doit avoir pour bien diſcerner ce qui eſt propre à chacun. C'eſt ſur ce fondement que le celebre & Royal College de Medecine établi à Londres, compoſé des plus fameux Medecins de l'Europe, a ordonné des peines exemplaires contre cette malheureuſe peſte de la So-

cieté humaine, qu'on appelle *Empiriques* ; car quoy qu'il soit vray que ces sortes de gens découvrent quelquefois de tres-bons remedes, il leur arrive trop souvent de s'en servir mal-à-propos, au desavantage de plusieurs, les donnant aux malades indifferemment, sans avoir aucun égard ni à la qualité de la maladie, ni à ses causes qui leur sont inconnuës, ni aux tems & à la difference des constitutions naturelles, ni aux autres circonstances, accidens & symptomes qui l'accompagnent, dans la seule veuë de tirer de l'argent de ceux qui sont assez malheu-

reux de tomber entre leurs mains.

Ce que je dis ici fait connoître assez clairement le danger qu'il y a non seulement de se servir des remedes des Empiriques, sans l'avis du Medecin, mais d'user même de ceux que les veritables Medecins nous ont laissé par écrit. Profitez donc, cher Lecteur, du conseil que je vous donne dans l'usage de ceux que je vous propose dans ce petit Traité. On voit par experience que des bons outils qui dévroient faire du bien, deviennent pernicieux entre les mains d'un ouvrier mal-à-droit, & que de la

même lancette dont un bon Chirurgien ouvre la veine, un mal-habile la coupe malheureusement. On peut, suivant mon sentiment & celuy des habiles gens, dire la même chose des plus excellens & des plus asseurez remedes de la Medecine, qui n'ont leur effet, & qui ne sont utiles que suivant la prudence & la lumiere du Medecin qui les ordonne ou les applique, & qui connoît parfaitement le regime, la dose, le tems, & toutes les circonstances qu'il faut observer dans leur usage. Le contraire arrive à un Empirique sans Theorie, lequel ignorant le

tems des crises, & l'occasion propre à donner ses remedes, n'a aucun égard à la constitution naturelle des personnes ausquelles il les presente, se mettant peu en peine, ni des doses, ni des autres circonstances qui en sont inseparables: D'où il arrive que de la meilleure drogue, il en fait un poison mortel. Et si un remede donné par un Empirique a quelquefois un bon effet, on ne doit tres-asseurément l'attribuer qu'au pur hazard.

Ce que je viens de dire, fait trop connoître dans quel desordre & dans quelle erreur ou enchantement, tombent

ceux qui negligent de prendre les avis des veritables Medecins, & qui dans l'esperance que leur donnent ces malheureux Charlatans, prennent inconsiderément tout ce qu'ils leur presentent. Ces sortes de personnes se doivent souvenir, de ce que nous avons posé pour principe, que la conservation ou le rétablissement de la santé, ne dépend pas absolument de la bonté & de l'efficace d'un remede, mais plutôt de la deuë & legitime application, en gardant soigneusement le tems & les circonstances convenables; ce qui n'appartient veritablement

qu'aux Medecins éclairez.

Mais avant que de finir cette Preface, je me vois obligé de demander excuſe à mon Lecteur, de ce que je bannis abſolument la Salivation du nombre des remedes propres à guerir le mal Venerien. Je n'ignore pas que ce moyen ne ſoit pratiqué ordinairement & par des Empiriques ignorans, & par de tres-habiles Medecins : Ce n'eſt pas mon deſſein d'affecter d'être ſingulier, ni de pretendre me mettre en reputation par cette voye, ou de chercher mes propres intereſts par une eſpece de monopole mal-honnête. La ſeu-

le raison qui m'a engagé à donner ce petit écrit au Public, a été qu'ayant reconnu par une infinité d'experiences, l'efficace de la Methode que j'exposeray dans la suite, je n'ay pas crû pouvoir, sans envie, demeurer plus longtems à le mettre au jour. En effet on peut dire de la Salivation, que sans parler du danger de la vie où elle expose un pauvre malade, elle est suivie de plusieurs symptomes tres-fâcheux, & qui sont si insupportables, que la mort en comparaison semble être beaucoup plus douce. S'il se peut donc trouver une *Methode facile, agrea-*

ble , asseurée & efficace pour guerir radicalement le mal Venerien , ſans avoir recours à cette dangereuſe & miſerable Salivation, on aura obligation à celuy qui aura la bonté de l'enſeigner. Tu pourras, mon cher Lecteur, reconnoître par tes lumieres & par ta propre experience, que les moyens qu'on te donne ici, outre les autres avantages deſignez ci-deſſus, ont encore celuy de bannir la Salivation. Adieu , profite de mon travail , & ſers toy de nôtre remede dans les occaſions.

AVERTISSEMENT.

Afin que personne ne soit surpris de certains termes non attendus, dont je me sers souvent dans ce petit Traité: J'avertis ici le Lecteur que par les mots de froid & de froideur, *on ne doit les entendre & expliquer que de la froideur en puissance, & non pas en acte. Et si l'on veut sçavoir au fond en quoy consiste la froideur en puissance: il ne faut que consulter le fameux Boyle dans le Livre qu'il a composé sur ce sujet, où il traite à sa maniere, c'est à dire avec beaucoup d'esprit,* de la cause & de l'origine du froid.

APPROBATION

De Messieurs les Medecins de la Faculté de Paris.

SUR le rapport que Monsieur le Moine Docteur Regent en la Faculté de Medecine a fait à la Compagnie assemblée, que la version du Livre qui porte pour titre, *Tuta & efficax luis Venereæ absque Salivatione Mercuriali curandæ Methodus*, est fidelle, la Faculté a consenti l'impression. Fait à Paris, ce vingtiéme Septembre 1686.

C. PUYLON *Doyen.*

VEu l'Approbation, permis d'imprimer. Fait ce 22[e] Septembre 1686.

DE LA REYNIE.



TABLE

DES CHAPITRES,

Avec un Sommaire des matieres qu'ils contiennent.

TABLE.



METHODE
Asseurée & efficace POUR GUERIR LA VEROLE,
Sans salivation Mercurielle.

CHAPITRE I.
De la veritable nature du mal Venerien.

IL n'y a point de maladie qui soit plus connuë que celle qu'on appelle Venerienne, si l'on considere son nom & ses symptomes les plus ordinaires : mais si l'on veut examiner de plus prés la nature & l'essence de cette maladie, on peut dire

qu'il n'y a point de mal moins connû & plus caché. Il est vray que l'on a vû paroître au jour plusieurs Livres qui traittent assez amplement & utilement de la nature, des signes & des proprietez de cette maladie : mais à le bien prendre, & dans mon sentiment, on n'a encore rien mis en lumiere, sur quoy on puisse fonder une pratique asseurée & exempte de tout accident fâcheux. J'avouë franchement que je ne demeure pas d'accord de toutes les choses que ces Autheurs nous ont laissées par écrit; mais parce que j'affecte la briéveté, je ne m'attacheray pas icy à rapporter leurs opinions, ni à les refuter. Je me contente pour le present de toucher en peu de mots les opinions de quelques-uns qui veulent qu'on puisse dire de la maladie Venerienne, ce qu'*Athanase Kircher*, a autrefois decidé à Rome au sujet de la peste : Sçavoir

que ce n'eſt autre choſe qu'une multitude infinie de petits vers inviſibles, qui ſe font voir à la faveur & par le ſecours du Microſcope. Je m'en rapporte aux yeux de ces Autheurs, qui ſont les ſeuls témoins qu'ils doivent citer : Et ſans rien decider ſur ce ſujet, je crains fort que ces ſortes de machines optiques, n'impoſent à l'eſprit, & qu'au lieu de repreſenter les choſes comme elles ſont dans leur nature, elles ne repreſentent des phantômes formez dans l'imagination, qui trompent la raiſon.

Mais quand on tomberoit d'accord de la verité de ces vers, quelle concluſion peut-on tirer de cette ſuppoſition qui ſoit de quelque uſage dans la pratique ; & qui eſt pourtant ce qu'on doit le plus conſiderer dans ces ſortes de matieres: ſi ce n'eſt peut-être, qu'on voulût conclure de ce principe, que le mercure ou argent vif, étant com-

me on croit communément, la peste de la vermine, ne fut par cette même proprieté l'unique & veritable remede contre la Verole.

Je suis fort éloigné de ce sentiment; & la raison qu'on vient d'alleguer sur ce sujet, quoy qu'elle ait quelque apparence de verité, n'est pas assez forte pour me persuader le contraire. Il est vray que nous avons reconnu cette proprieté efficace du mercure, contre les vers des enfans: mais il ne s'ensuit pas que la vertu du mercure s'étende encore sur les vers qu'on croit se trouver dans le mal Venerien: & qui sans doute sont ou peuvent être d'une autre nature que ceux de la peste, ainsi qu'on peut juger de la differente constitution ou disposition des parties, dont ils sont composez.

Il s'en trouve d'autres, entre lesquels le docte *Palmarius* tient le premier rang, qui mettent l'essen-

ce de la Verole dans une certaine qualité occulte, qui renverſe toute la bonne conſtitution du corps. Cette opinion n'a rien qui paroiſſe oppoſé à la verité : mais on peut dire qu'elle n'explique rien de ce dont il s'agit.

Je m'expliquerois d'abord au ſujet de ce que je crois touchant la cauſe d'un ſi grand mal; mais il eſt juſte de donner un avis au Lecteur, & le prier de ne rien prononcer ſur ce petit Traité, que j'ay abregé à deſſein de le rendre portatif, ſans l'avoir lû ou du moins parcourû des yeux, afin d'en juger plus équitablement. Que ſi peut-être chaque choſe en particulier n'a pas le bien de luy plaire; il ſe pourroit faire que tout ce qui y eſt contenu, meriteroit l'approbation d'un homme qui ne ſeroit pas tout à fait incredule, ou qui ne ſeroit pas du nombre de certains demi-ſçavans, qui ſe perſuadent de faire

paroître la subtilité de leur esprit, en désaprouvant les choses du monde les plus certaines, & les plus indubitables, en quoy ils donnent moins des marques de leur esprit, que de leur imprudence & de leur temerité.

Mais il est tems de venir au fait; je dis donc, contre le sentiment, ou plutôt contre l'erreur de plusieurs, que la Verole n'est rien autre qu'une certaine vapeur froide & humide poussée ou attirée dans le corps, des parties qui sont principalement destinées à la generation : je pourrois appuyer cette définition par des raisons qui du moins sont & doivent passer pour vray-semblables ; mais pour éviter la chicane des termes, qui pourroient faire équivoque, je suis obligé d'avertir le Lecteur de deux choses.

En premier lieu, il doit sçavoir que sous ce nom de *vapeur* je comprens une certaine matiere subtile,

ou certains petits corpuſcules qui ont été ou pouſſez ou attirez dans le moment de l'action Venerienne.

Pour ce qui touche le terme de *froideur*, donc je me ſers, je le prens au même ſens, que s'en eſt ſervi le fameux Boyle dans ſon Traité de *l'Origine du froid*: car nous diſons, aprés luy, que les corpuſcules du froid étant détachez ou émancipez, ſe meſlent ſi parfaitement aux plus petites parties de quelque liqueur que ce ſoit: qu'elles diminuënt beaucoup leur mouvement naturel: & lorſque la diminution de ce mouvement ſe fait ſentir dans l'organe, c'eſt ce qu'on appelle, ſentir le froid.

Mais pour trancher court; je fais connoître, que la Verole n'eſt autre choſe que cette vapeur froide; & je puis le prouver évidemment, par la maniere qu'elle ſe contracte d'abord, & qu'elle ſe communique dans la ſuite à tou-

tes les parties du corps infecté de ce venin.

Il arrive en effet le plus ſouvent, que les parties deſtinées à la generation, ſe dilatent ſi fort dans l'action Venerienne, qu'elles donnent entrée à cette vapeur maligne & impure qui demeure quelquefois trois ou quatre jours, ou même les mois entiers comme ſi elle étoit immobile, ſans donner aucunes marques de ſon impreſſion: juſqu'à ce qu'enfin elle ſe faſſe ſentir, & que par les figures irregulieres, pointuës & crochuës des corpuſcules dont elle eſt tiſſuë, elle change, & bouleverſe entierement la conſtitution naturelle des vaiſſeaux ſpermatiques, des teſticules & des paraſtates.

Quelle conſequence peut-on tirer de ce repos & de cette fixe & paiſible demeure d'une vapeur, qui reſte trois ou quatre jours, ou même durant l'eſpace de pluſieurs

mois, dans la partie qui en a été attaquée, ou dans le corps où elle a penetré ? Si ce n'est qu'on ne sçauroit douter que cette vapeur ne soit d'une nature froide, comme nous le pretendons : étant certain, comme il est, que les choses qui sont chaudes, sont toûjours en mouvement, ainsi que tous les Philosophes en demeurent d'accord.

Cette verité paroît encore en ce que cét esprit vaporeux, étant humide de sa nature, rend les parastates plus humides & plus relâchez, comme on peut juger par le flux continuel d'une semence froide, qui découle involontairement. Ce qui est une marque convaincante de la froideur & de l'humidité, de la vapeur dont il s'agit. Et l'ardeur même de l'urine, qui se fait quelquefois sentir avec difficulté à uriner, font connoître assez clairement que la cause qui les produit,

eſt cette vapeur ennemie & inteſtine qui bouche tous les ſoupiraux naturels deſtinez à la tranſpiration: ce qui paroît trop évidemment, en ce que l'ardeur & la difficulté de l'urine ſe trouvent ſoulagées, lors que cette vapeur froide quitte ces parties inferieures pour prendre ſon eſſor aux ſuperieures, ou qu'elle ſort tout-à-fait du corps, par les voyes naturelles de la tranſpiration, qui s'ouvrent tout à coup pour lui donner paſſage : quoique peut-être, cette ardeur pretenduë, n'ait d'autre cauſe que l'acrimonie de l'urine, qui imprime à l'urethre, un ſentiment de chaleur & de douleur : & ſans doute que cette acrimonie tire ſon origine, des petites parties de cette vapeur qui ſe mêlent à l'urine dans ſon paſſage, ou de la corruption de l'urine, dont la ſubſtance eſt gâtée par la communication de cette matiere ſubtile; car en effet l'urine peut en ces

deux manieres contracter une acrimonie si grande qu'elle corrode ou piccote l'urethre, qui est fort sensible & delicate.

Ajoûtons à tout cela, que les duretez skirreuses, qui naissent dans les parties du corps, les nœuds & les tumeurs qui se répandent sur les corps infectez de ce venin, ne peuvent avoir d'autre source que cette vapeur Venerienne glacée, qui penetre dans l'interieur du corps : car de quel autre principe pourroit venir cette stupeur de membres; la pesanteur du corps, le chagrin de l'esprit, la tristesse & la lassitude. Cette vapeur en effet engourdit les esprits par sa froideur, & sans doute qu'elle les lie & les embarasse par la figure irreguliere de ses corpuscules crochus, & formez à la maniere des anguilles, qui glissent facilement dans tout le corps, & arrétent le mouvement des esprits.

Nous avons encore une preuve évidente de cette verité, dans la personne de ceux qui ont été blessez des fléches de Cupidon irrité, sçavoir un assoupissement ordinaire durant le jour, & des veilles, ou sommeils fort inquiets & interrompus: car le malade, se sentant accablé de lassitude durant le jour à cause de cette vapeur froide & Venerienne, cherche en vain le repos, ou une situation commode pour se soulager: auquel tems cét esprit froid de Venus s'assoupit, mais il se réveille la nuit, par le moyen de la chaleur du corps qui *s'échauffe* en ce tems-là; ce qui excite cét esprit endormy, & l'émeut tellement qu'en ouvrant les pores, il donne lieu à cét esprit de se porter de ça & delà: tantôt sur une partie, & tantôt sur l'autre: & c'est la source des douleurs nocturnes & erratiques, qui tourmentent la plufpart de ceux qui sont infectez

de ce poiſon Venerien.

J'appuyeray cette doctrine ſur un fondement, qui eſt connû de peu de gens, ou du moins ſur lequel peu de gens font une veritable reflexion; je le prends de la maniere que le mal Venerien ſe communique à un corps: qui croiroit en effet que le ſeul uſage immoderé de Venus, fût capable de cauſer la Verole? il n'y a pourtant rien de plus certain, & nous pourrions rapporter icy l'experience de pluſieurs perſonnes à qui ce malheur eſt arrivé, s'il étoit permis en cette matiere comme en pluſieurs autres, de nommer les gens par leur nom; ce que nous ne faiſons pas icy pour épargner *leur honneur.* La raiſon confirme & perſuade la même verité, que l'experience, qui eſt la maîtreſſe des choſes, nous met devant les yeux.

Cette raiſon ſe tire de la diſſipation des corpuſcules de la cha-

leur naturelle, à laquelle ſuccede neceſſairement un certain froid, d'une tiſſure ou compoſition fort propre à cauſer tous les ſymptomes Veneriens, & par la malignité duquel le corps eſt détraqué, avec autant plus de peril, que les forces d'un corps tout languiſſant, ſont le plus épuiſées, & les eſprits diſſipez.

Ajoûtons à cela, que de tous ceux qui ſont infectez de ce mal, il ne s'en trouve preſque point, qui ſoit attaqué de fiévre; par cette ſeule raiſon que leur ſang eſt trop raffroidy, par le meſlange des petites parties de ce venin glacé, qui a penetré la maſſe du ſang.

Suivant cette doctrine, & celle qui enſeigne *que les contraires ſe gueriſſent par les contraires*; nous conclurons comme il eſt vray, que le mal Venerien ſe doit guerir par des remedes chauds; au nombre deſquels on met le gayac, la ſalſe-

pareille, la ſchine, le buys, la ſaponaire, le chardon-benit & l'Angelique, & cent ſortes de ſemblables remedes, qui ſont tous de nature chaude & ſéche.

Mais pour donner plus de jour & d'éclat à la verité que nous venons d'établir, je vais découvrir en peu de mots la malignité de la Verole, & de quelle maniere ce poiſon vaporeux, bouleverſe & détruit la machine du corps humain.

CHAPITRE II.

De quelle maniere la maladie Venerienne attaque un corps, & ſe gliſſe dans toutes les parties.

AVant que d'entrer en matiere: je vous prie mon cher Lecteur, de vouloir bien rappeller vôtre memoire, au ſujet d'un prin-

cipe que j'établis sur l'experience journaliere, qui nous apprend que nous voyons plusieurs choses, que nous les touchons & les sentons par les sens exterieurs, mais que nous n'en connoissons pas, & même que nous en ignorons tout-à-fait les manieres & les modifications ; je voy par exemple une rose, je la flaire, je la touche: & s'il me falloit expliquer la composition de cette fleur, déterminer les parties ou les corpuscules qui entrent en sa composition, je demeurerois court: & je ne sçaurois qu'en begayant dire la tissure de ces corpuscules, leur figure, leur grosseur & leur situation.

Si pour m'éclaircir je m'adresse aux Peripateticiens, ils me renvoiront d'abord à une certaine forme specifique, ou à la matiere, informée d'une certaine forme substantielle, à la differente combinaison des élemens, & à je ne sçay quelle dose, & proportion des premieres

mieres qualitez, & d'autres semblables retranchemens de l'ignorance humaine.

Si je consulte la nouvelle Philosophie, ou plutôt la Philosophie ancienne ressuscitée de ses cendres; j'en recevray beaucoup plus de lumiere : elle m'expliquera la constitution de la rose par une certaine tissure, certaine grosseur, certaine maniere & situation des corpuscules qui la composent : mais à le bien prendre, on voit que cette Philosophie n'est pas plus solide que les corpuscules dont elle nous parle: & tout ce qu'elle nous enseigne de plus certain, est l'incertitude où elle nous laisse par une explication si subtile. Ce que je n'avance pas à dessein de condamner cette maniere d'expliquer les choses, mais pour faire voir qu'on peut connoître une chose par le moyen de ses effets, sans avoir tout-à-fait une connoissance claire & distincte de

ſon exiſtence & de ſa compoſition; mais parce qu'un Philoſophe eſt obligé de rendre quelque raiſon des choſes les plus difficiles, je tâcheray d'expliquer en peu de mots, pour appuyer plus fortement ce que je viens de dire, de quelle maniere la vapeur de la maladie Venerienne dont il s'agit, ſe communique & ſe gliſſe cruellement dans toutes les parties du corps humain. Voicy comme je croy que la choſe ſe paſſe.

Quelque ardeur qui ſe trouve dans l'acte de Venus, nous pouvons y diſtinguer certains petits corps froids que le maſle jette & pouſſe dans la matrice de la femelle; ou qu'il attire & ſucce, pour ainſi dire, de ce même endroit: ces corpuſcules demeurent ſouvent en repos dans la verge de l'homme, ou dans le col externe de la matrice, ſans donner aucunes marques de leur preſence, juſ-

qu'à ce qu'étant diſſous par la chaleur humide de ces parties, comme par un diſſolvant qui leur eſt propre ; ils ſe font diſtinguer par un flux de ſemence infectée, ou par des puſtules, des chancres, & petits ulceres malins qui naiſſent dans ces parties & s'y attachent opiniatrément, pendant que les parties plus groſſieres de l'eſprit Venerien engendrant des tubercules, les plus acres & les plus ſubtiles font lever des puſtules, dont les plus humides produiſent des ulceres fœtides ou puants. Pour ce qui regarde le flux involontaire d'une ſemence corrompuë & froide, on ne peut l'attribuer à d'autre cauſe, qu'au changement & à la dépravation des vaiſſeaux ſpermatiques, & des paraſtates déja beaucoup relâchez, par l'humidité de l'eſprit Venerien, qui ayant en quelque maniere empêché la tranſpiration & bouché les pores par ſa

froideur, peut causer comme il a été dit cy-dessus, l'ardeur d'urine qui tourmente le patient, & une certaine corrosion aux corpuscules qui la composent, & qui se mettent en pointe, & picquent & déchirent l'urethre en passant, aprés avoir perdu leur tissure naturelle.

Cette vapeur Venerienne se glissant ensuite plus profondement, si on ne la pousse dehors promptement, & penetrant le sang contenu dans la veine cave, se mesle avec luy & retarde son mouvement par ses atomes crochus : & tombant sur les glandes il engendre un bubon, qui cause plus ou moins de douleur, à proportion de la décomposition de ses corpuscules, & de la tendresse des parties inguinaires.

Cét esprit Venerien remply d'infection, quitte par fois ces parties glanduleuses des aines, & par cet-

te defertion le bubon venant à difparoître il femble qu'on doive en tirer un bon augure ; mais tout au contraire, cette vapeur fe mêlant dans la maffe du fang, & courant par toutes les parties du corps, porte l'infection & le defordre par tout par une circulation irreguliere & contre nature. Le premier effet de cét efprit Venerien eft de retarder le mouvement du fang, par le meflange de fes corpufcules embaraffans, comme nous avons dit cy-deffus, ainfi ayant de cette maniere diminué la chaleur naturelle de toutes les parties du corps, il laiffe dans la plufpart les marques de fa malignité : & venant à tomber fur les mufcles du pharing, qui font fort tendres, il n'a pas beaucoup de peine d'en ruiner la conftitution, & d'y engendrer tres-fouvent des tumeurs fâcheufes & puantes accompagnées d'ulcere & d'enroüeure de la gorge : De là ces

particules du froid Venerien, sont poussées en dehors, s'insinuënt plus avant & se jettent sur les cartilages du nez : & par *la décomposition* & le desordre qu'ils produisent dans la constitution naturelle de cette partie, ils y engendrent des ulceres horribles, qui font du visage de l'homme, qui est à la veue de tout le monde, & dont on n'a pas assez de soin, un spectacle plein d'horreur & d'une difformité insuportable.

Ces mêmes corpuscules n'épargnent pas la teste, qui est le dongeon ou le dôme du petit monde, ils l'attaquent avec leurs figures penetrantes & crochuës, arrachent les racines des cheveux ; & se portant jusques au pericrane forment tout au tour des nœuds skirreux par la concentration ou complication de leurs particules. Ce qu'ils font aussi dans les parties interieures, où ils excitent des douleurs

tres-ſenſibles, à cauſe que ce froid, ou venin Venerien, ſe cache où ſe retire ſous les membranes, & par leur diſtenſion ou contraction violente qu'il produit par ſes particules plus groſſieres, excite des douleurs inſuportables, qui ſe font ſentir plus fortement durant la nuit: pendant que ce même venin, ſe gliſſe à la faveur de ſes parties plus ſubtiles, juſques dans la ſubſtance des os, où il cauſe dans le commencement une eſpece de tumeur, & dans ſon progrez il y met la diviſion: & à la fin, il y laiſſe une carie qui les conſume.

C'eſt à peu prés de cette maniere, que ce froid & malin eſprit Venerien détruit la machine du corps humain, qui eſt l'ouvrage des mains de Dieu: Il commence par l'infection qu'il y introduit, il le ronge enſuite, & à la fin, il renverſe & ruine entierement toute ſa conſtitution naturelle.

J'ajoûte encore à tout ce que je viens de dire, qu'il arrive quelquefois, que la nourrice & son nourrisson qui tire le laict de ses mammelles, sont infectez de ce venin, par le moyen de cét esprit Venerien, qui est attiré du corps de la nourrice par l'alaitement de l'enfant, ou poussé & communiqué dans le corps de la nourrice par le nourrisson qui en est infecté.

Il est vray que cette vapeur ne se communique pas toûjours avec son infection par le seul attouchement des parties du corps qui sont froides, à cause que dans cette occasion la vapeur ne se subtilise pas assez par un deffaut de chaleur, & parce que l'épiderme luy resiste par sa dureté. Mais lors que les pores du corps viennent à s'ouvrir par la chaleur, ce venin se mesle avec la sueur, & se répand facilement & penetre les corps qui se trouvent échauffez lors que cette vapeur les touche:

touche : c'eſt pourquoy un homme qui eſt pur & exempt de ce venin Venerien, doit prendre garde de ne pas dormir avec un homme qui en eſt infecté. Mais il eſt tems de parler icy avec ma brieveté ordinaire, de l'Antidote pretendu ſouverain contre un mal ſi conſiderable, & ſi dangereux.

CHAPITRE III.

La veritable nature de l'Argent-vif.

* *Dans ſon anatomie Spagyr. du Merc. l. 1.*

UNtzerus* a crû nous avoir donné la veritable définition de l'argent-vif, en cette maniere : l'argent-vif, ou le mercure, n'eſt « autre choſe qu'une liqueur mine- « rale, compoſée par le meſlange « exact d'une terre metallique, viſ- « queuſe & ſulphureuſe, ſa ſubſtan- « ce eſt temperée, ſpirituelle & vo- «

„ latile ſur le feu ; froide auſſi au
„ toucher externe, chaude pourtant
„ & ſéche interieurement, à cauſe du
„ feu qu'elle enferme en ſoi: le Mercure eſt fort peſant, & d'une couleur qui tire ſur l'argent, il eſt tres-familier avec tous les metaux, auſquels il s'attache intimement, & les reſout, en s'accommodant à la nature d'un chacun.

Il faut demeurer d'accord que cette deſcription contient beaucoup de choſes tres-veritables; mais on peut dire auſſi qu'elle contient des choſes fort éloignées de la verité ; & en premier lieu, qui ſe perſuadera que le Mercure eſt un composé & un mixte qui reſulte de l'aſſemblage des parties d'une terre ſulphureuſe : puis qu'on ne voit pas que jamais le Mercure s'enflâme dans le feu à la maniere des matieres ſulphureuſes. Il eſt vray, qu'étant pouſſé par la force du feu, il ſe reſout en fumée ; mais

si l'on reçoit cette fumée dans un vaisseau propre à cela, il reprend visiblement sa premiere forme de Mercure, sans rien perdre de son poids.

On dira peut-être que la viscosité de sa nature empêche que le feu n'agisse sur luy, mais outre que cette viscosité pretenduë ne s'accorde pas fort bien à la grande fluidité, & mobilité du Mercure, c'est une pure & veritable chimere, à mon sens, de dire qu'on puisse attribuer à cette viscosité le triomphe que le Mercure emporte toûjours sur quelque sorte de feu que ce soit : Enfin cette définition est défectueuse, en ce qu'elle dit que le Mercure est chaud & sec ; car je croy qu'il n'y a rien de si opposé à sa nature que la chaleur, & j'en suis assez convaincu par les raisons suivantes ; en premier lieu, comme je l'ay remarqué cy-dessus, le Mercure ne cede à aucune vio-

lence de feu ; d'où l'on doit inferer, que le Mercure eſt extremément froid, & que par cette grande froideur il reſiſte à la plus grande chaleur du feu : cette raiſon tirée de la nature des contraires, eſt la plus naturelle qu'on puiſſe rendre de cette experience.

On dira ſans doute, que le Mercure eſt extremément mobile & que cette mobilité ne peut pas être un effet cauſé par le froid: mais il n'eſt pas difficile de répondre à cette objection, en diſant, comme il eſt vray, que cette mobilité vient de la figure du Mercure, qui eſt rond & quaſi ſpherique, & qui par conſequent ne touche les corps les plus polis qu'en un point: Ce qui fait qu'il ne peut demeurer en repos, & qu'étant pouſſé par le mouvement d'un corps qui ſe dilate & ne pouvant donner entrée dans ſa ſubſtance, à aucun corps pour ſubtil qu'il ſoit ; il ſe retire,

il cede & s'enfuit ; ainſi lors que nous voyons, qu'il s'envole d'abord qu'il ſent la force du feu, nous ne devons pas attribuer cette fuite précipitée, à ſon feu interne, ou aux corpuſcules de feu qui ſont en luy, mais à la ſubſtance de ſon corps qui eſt ſi compacte, que l'air même ne peut entrer dans ſes pores, ni le feu y faire aucune atteinte par les petits corps pointus dont il eſt composé ; de maniere qu'il eſt obligé de leur ceder la place & s'en aller en fumée.

On auroit tort auſſi de conclure que le Mercure eſt chaud à cauſe qu'il eſt mobile naturellement, puiſque l'air, qui eſt fort mobile, n'eſt pas chaud de ſa nature, ſuivant le ſentiment de pluſieurs excellens Philoſophes, & entr'autres du fameux Boyle, que j'eſtime le plus raiſonnable & le plus fort de tous ſur ce ſujet. Je ne diray rien icy du poids du Mercure, qu'on ſçait être

fort considerable, & qui est plutôt une preuve de sa froideur, que de sa chaleur. Nous voyons aussi par experience que toutes les choses froides sont pesantes: tels sont, la terre, l'eau, les os, le plomb, le fer, l'antimoine, le talc, le zinc, le marbre, l'albastre, le plastre, le jaspe, le cristal, l'amethiste, l'argile, le bol, l'ochre, & un grand nombre de corps semblables.

Ainsi rien n'étant plus asseuré que l'experience, l'on ne sçauroit aussi rien dire de plus certain des vertus naturelles des choses, que par leurs effets. On sçait en premier lieu, par le raport de ceux qui nous ont laissé la description des Minieres, d'où l'on tire ce mineral, que les Montagnes qui sont au dessus du lieu où l'on prend l'argent-vif, sont toûjours couvertes de broüillards fort épais, lesquels ne s'élevent point au dessus du sommet des Montagnes à cause de leur

pesanteur ; où l'on a en ce tems, & même dans les plus grandes chaleurs, une grande abondance d'eaux: & où dans le fort de l'Esté, les arbres sont toûjours verdoyants, pendant que tout le reste est brûlé tout autour par les ardeurs de la Canicule.

Toutes ces choses font voir sans doute, qu'il se fait un flux perpetuel & un épanchement de ces esprits froids du Mercure : & sans aller plus loin, nous en avons des preuves convaincantes, du côté des maladies froides qui tirent leur origine de ces mêmes esprits mercuriels, comme sont la paralysie, le tremblement des membres, la convulsion, l'aveuglement, le vertige & plusieurs autres.

Les Autheurs éclaircissent cette matiere par l'experience & par plusieurs effets, que je laisse & passe sous silence à dessein, & pour abreger: mais je croy qu'il me sera bien

permis de raporter icy, ce qui m'eſt arrivé ſur ce ſujet : & qui eſt à mon égard un des plus forts & des plus ſenſibles argumens pour le ſoûtien de la verité que j'ay avancée.

Je diray donc qu'étant il y a quelques années à Neoceſtre en Angleterre, je mis ſans y penſer la main dans un petit vaiſſeau plein d'argent-vif, & tout ſur le champ, je fus ſurpris d'un grand tremblement, comme il arrive dans les accez de fiévre, avec un froid extrême que je ſentois par tout le corps ; & je reſtay en cét état, juſqu'à ce que par le moyen de pluſieurs priſes de la décoction de gayac, je me trouvay guery. Ne te plains pas de moy, cher Lecteur, ſi je m'appuye plus fortement ſur cette experience qui me touche de prés, que ſur toutes les raiſons contraires, que toy ou quelque autre pourroit m'alleguer.

En effet je me ſuis guery de cette

froide maladie cauſée par le Mercure, par le moyen d'une boiſſon qui eſt fort chaude de ſa nature; où eſt donc la force de ce feu interne de l'argent-vif? Peut-on dire que le froid que je ſentis, ſoit un effet de ſa chaleur? Mais ſans chercher des preuves ailleurs, que dans la pratique même de nos Adverſaires; nous voyons que ceux qui uſent ou abuſent ordinairement du Mercure, ont accoûtumé d'employer le remede ſuſdit pour le ſoulagement des malades qui ſont entre leurs mains, & auſquels ils ont adminiſtré le Mercure. Dans la penſée, comme je croy, que le Mercure peut être froid, quelque choſe qu'ils vueillent dire au contraire.

Il ne me reſte donc plus rien à dire icy, ſinon qu'on ne peut rien conclure en faveur du feu mercuriel, de ce que le Mercure eſt extrémément penetrant & corroſif,

à moins que l'on ne voulût dire, mal-à-propos, que les acides sont chauds à cause qu'ils ont tous une force penetrante & corrosive. Mais par quel miracle se peut-il faire, dira t'on, que le Mercure, étant froid, comme on le suppose, il repercute & condense par sa froideur, à la maniere de toutes les choses froides, & que par sa propre substance, il dilate & subtilise les corps? Ce miracle est fort naturel; & la raison qu'on en peut donner, est fondée sur la delicate subtilité des parties du Mercure, & rien n'empêche que les parties des substances froides ne soient fort subtiles; ainsi que nous l'observons dans le camphre, qui est tres-froid de sa nature, & dont les parties ne laissent pas d'être fort subtiles, comme on le peut juger par la dissipation de sa substance, & par l'épanchement de son odeur.

On peut ajoûter à cela, la rai-

ſon que nous avons alleguée cy-deſſus, & que nous avons puiſé dans l'impenetrabilité du Mercure. En effet ne ſouffrant point le mélange d'aucun autre corps, il eſt contraint de ſe diviſer, lors qu'il eſt heurté par un autre qui eſt en mouvement; & comme il eſt pouſſé, il cede & fuit, & cherche à s'en aller par toutes les voyes qu'il peut trouver ou ſe faire; d'où l'on peut tirer une raiſon legitime, de ſa mobilité, & de ſa ſubtilité.

Toutes choſes étant bien examinées, & toutes les raiſons peſées de part & d'autre, je dis & j'avance, comme une choſe du moins vray-ſemblable, que le Mercure eſt une liqueur minerale, humide de ſa nature, & extremément froide; ce que nous avons pretendu prouver par les raiſons precedentes. Je dis qu'il eſt humide, quoy qu'il ne moüille point les corps qui le touchent, à cauſe de la figure ron-

de des particules dont il eſt compoſé. Ce que l'on peut obſerver meſme dans les petites gouttes d'eau, qui ne moüillent point une table ſéche ſur laquelle elles tombent, à cauſe qu'elles ſont d'une figure orbiculaire.

CHAPITRE IV.

Où l'on conclud, ſur les Principes que nous avons établis cy-deſſus, que l'argent-vif n'eſt pas le veritable remede de la maladie Venerienne.

NOus avons, ſi je ne me trompe, fait voir cy-deſſus aſſez clairement, que la maladie Venerienne eſt froide de ſa nature. Nous avons auſſi apporté des preuves aſſez convaincantes, pour perſuader aux moins credules, que le Mercure qui a paſſé juſqu'à pre-

ſent par une illuſion preſque univerſelle, pour le veritable remede de cette maladie, eſt d'une nature extremément froide; quoique plusieurs ſans aucun fondement ne ſoient pas d'accord avec nous de cette verité qui me paroît ſolidement établie.

De cette double propoſition, comme de deux premiſſes, s'enſuit naturellement cette concluſion: l'argent-vif ne combat pas à proprement parler la maladie Venerienne; il combat plutôt pour elle, il luy eſt plutôt amy qu'ennemy, de maniere que par une confedération naturelle, il unit ſes forces avec celles de ce mal, & tous deux ayant aſſemblé leur venin par reſſemblance de nature, ils deſolent horriblement la machine du corps humain, & ſappent enfin tous les fondemens de la ſanté & de la vie. On peut comprendre, de ce que je viens de dire, que les choſes

froides se fortifient par d'autres qui sont de même nature, & qu'un remede froid ne détruit ni ne guerit pas une maladie dont la cause est froide.

Ainsi comme nous avons mis le Mercure au rang des choses froides, nous y avons aussi placé la maladie Venerienne dont on croit fort injustement que le Mercure est ennemy ; nous en avons donné des raisons qu'il seroit inutile de repeter icy. Je ne veux pourtant pas nier que le Mercure ne puisse par la subtilité de ses parties dissiper & resoudre les tubercules, les nœuds & les tumeurs skirreuses ; mais on doit être persuadé, que tous ces symptomes apparens & qui sont les marques sensibles du mal Venerien, sont aussi les marques indubitables d'une nature vigoureuse qui pousse ce venin au dehors ; & que le Mercure s'opposant au mouvement de la nature,

repousse ce venin au dedans par l'excez de sa froideur : ainsi il paroît dans cette sensible occasion que l'action du Mercure est contraire à l'operation de la nature; car elle pousse le venin du centre à la circonference, & le Mercure le pousse de la circonference au centre.

Mais ce qui est de plus dangereux, le Mercure n'empêche pas seulement la sortie d'un si grand venin, en le repoussant au dedans par sa froideur extrême, il fait bien d'avantage ; car s'il arrive que le froid Venerien ait produit des skirres, des tophes, & des nœuds sur les parties externes, & que ces tumeurs viennent à se resoudre par la subtilité de leurs parties ; le Mercure survenant par son application externe, repousse tout ce venin ainsi subtilisé dans les parties du corps les plus interieures ; d'où vient tres-souvent, comme je l'ay

remarqué plusieurs fois, que le mal reprenant ses forces, & la nature se trouvant plus vigoureuse, elle le combat, le pousse dehors, & le fait paroître au bout de plusieurs années, & au tems que le malade se flattoit d'une vraye guerison.

D'où je conclus que toutes les cures du mal Venerien, qui se font par le moyen du seul Mercure, doivent être tenuës pour suspectes: & je dis hardiment, que ce ne sont en effet que des cures apparentes & palliatives, parce que le Mercure a cette vertu specifique de déterger le cuir ou l'épiderme, sans ôter le levain du mal: & même qu'il le concentre davantage, ou l'augmente par sa froideur. On peut ajoûter à cela, que le Mercure debilite les mouvemens de la nature, & rompt toutes les mesures qu'elle prend pour pousser au dehors ce venin froid & malin qui fait la maladie Venerienne.

Mais

Mais parce que c'eſt le genie du ſiecle où nous vivons de n'être pas ſatisfait de comprendre les choſes par le raiſonnement, & de vouloir les connoître & les ſçavoir par le témoignage des yeux : Je me voy engagé , pour finir ce Chapitre, de rapporter icy un fait averé dont je ſuis témoin oculaire, ſans parler de pluſieurs experiences que d'autres ont faites, & que je paſſe ſous ſilence, & qui toutes font voir clairement, que la pluſpart des cures qui ſe font par le moyen de l'argent-vif, ſont ſujettes à caution, & ne ſont pas veritables.

Je connois fort un Gentilhomme qui eſt encore au monde, qui avoit preſque tout le corps perdu par les ſymptomes, ou marques veroliques, dont il étoit ſi couvert qu'il donnoit de l'horreur & de la compaſſion. Ce Cavalier s'adreſſa à un ſçavant Medecin, qui luy ordon-

na de prendre fort exactement les onctions accoûtumées jusqu'à trois fois, à cause que les deux premieres n'avoient rien fait. Cét homme à la verité fut bien-tôt changé en un autre homme : car les skirres, les tophes, les tubercules & tous les autres symptomes de la Verole ayant disparû, comme si on en avoit ôté toute la racine, il sembloit n'être plus le même : outre qu'il ne ressentoit plus durant la nuit les douleurs qu'il avoit accoûtumé de sentir à la teste, aux épaules, dans les os, dans les articles, dans le milieu des membres, ou dans les autres parties du corps : Et dans cét état tout le monde jugeoit, tant luy-même que tous les Medecins, au moins la plupart, qu'il avoit recouvré sa premiere santé, de sorte qu'on disoit par tout que le Mercure n'avoit jamais si bien operé ou si bien réüssi dans un corps verolé. Ce Gentilhom-

me en effet demeura dans cét état de santé apparente environ l'espace de trois ans ; mais l'ennemy n'avoit pas été vaincu ni chassé, il s'étoit seulement retranché pour un tems dans le fort des parties nobles & interieures ; d'où ensuite il fit une furieuse sortie par l'éruption du venin verolique qui avoit été repoussé en dedans : & qui reprenant ses forces sortit de son fort, & attaqua subitement la teste, le gosier, le milieu des membres, les articles, l'épiderme & les autres parties du corps de ce malheureux Gentilhomme, & avec une si grande furie, qu'il en fit bientôt un objet d'horreur & de compassion.

Estant donc appellé pour soulager ce malade, je luy demanday si depuis cette pretenduë guerison faite par l'onction mercurielle, il n'avoit point eu de commerce douteux : il m'asseura fortement, & il n'y avoit aucune raison qui l'obli-

geât à celer la verité, que depuis le tems desdits remedes il n'avoit vû aucune femme : & que même il avoit durant tout cét intervalle observé une tres grande solitude, & couché toûjours dans des draps extremément blancs & nets : de maniere qu'il attribuoit par un sentiment de pieté, ce fleau à un châtiment de la justice de Dieu irrité contre luy.

Je demeure d'accord que tout ce qui arrive en ce monde, dépend des ordres ou de la permission de Dieu ; mais je soupçonnay d'abord, que ce mal ainsi renouvellé venoit d'une cause naturelle & plus immediate, c'est à dire de la malignité & de la froideur du Mercure, dont nous avons parlé cydessus : c'est pourquoy je dis au malade de prendre courage, & ayant commencé & poursuivy à le traiter suivant la Methode que nous donnerons dans la suite, &

ſans y employer aucun remede mercuriel, je le remis dans ſa premiere & entiere ſanté, dont il joüit encore à preſent, ainſi que je l'apprens: & dont j'eſpere qu'il joüira le reſte de ſes jours, ſans aucune aprehenſion de rechûte.

CHAPITRE V.

La gueriſon facile, aſſeurée & approuvée de la maladie Venerienne ſans aucun Mercure.

APrés ce que nous avons dit juſqu'icy, il eſt ſi facile de connoître les remedes qui ſont propres à guerir le mal Venerien, qu'il ne ſeroit pas neceſſaire d'en dire davantage, la choſe parle d'elle-même, & l'on conclud ayſément que ces remedes doivent être un peu chauds; mais il faut avoir toûjours égard aux forces & à la

constitution naturelle du malade; afin de donner des remedes temperez & proportionnez au mal, sans s'exposer à aucun danger.

Voicy donc comme je m'y prens, pour en sortir à mon honneur, & à l'avantage du malade: j'ordonne d'abord la saignée, particulierement s'il y a plenitude; & je prescris un regime de vie, qui consiste dans l'usage des alimens dessechans & delicats, & mediocrement succulens; des viandes rôties ou frites, plutôt que boullies; & je permets l'usage du vin temperé, à ceux qui ont accoûtumé d'en boire, quoy que l'usage moderé du vin pur ne sçauroit nuire en ces sortes de maladies un jour ou deux aprés la saignée. Je pousse au dehors les matieres les plus grossieres par le purgatif suivant, ou autre semblable.

Pre-	Feüilles de senné,	1 *once.*
nez.	Semence d'anis,	1 *dragme.*

Rhubarbe, *1. drag. & demie.*

Faites infuser le tout durant la nuit sur les cendres chaudes, dans une livre de vin blanc ; vous dissoudrez dans la colature,

Syrop rosat, *demi-once.*
Confection Hamech, *5 gros.*

Je reitere ce purgatif un jour, & l'autre non, jusqu'à deux ou trois fois, auquel on peut substituer un bolus fait avec la simple confection hamech, & quelque syrop convenable ; & si je ne remarque aucune plenitude dans le malade, j'attaque d'abord la maladie, par un remede specifique.

Si le mal Venerien n'est pas ancien ni beaucoup inveteré, on donnera une ou deux fois au malade, le remede precedent, selon qu'on jugera plus à propos, ensuite dequoy on poursuivra l'ouvrage commencé par la Methode suivante.

Prenez.
Du bois de gayac rapé & de son écorce, 2 *onces.*
Salsepareille, *demi-once.*
Senné du Levant, 3 *onces.*
Hermodactes, 1 *dragme.*
Albastre pulverisé, 1 *drag.* & *demie.*

De la corne de cerf,
De l'anis
Et de la canelle, de chacun 2 *gros.*

Le tout sera mis à infuser, durant trois jours ou du moins durant vingt-quatre heures sur les cendres chaudes dans cinq livres ou cinq chopines de vin blanc : on ajoûtera à la colature, aprés une legere ébullition, du sel de gayac deux onces ; & de ce mélange on donnera cinq onces au malade chaque matin, trois heures avant le dîner qui sera à dix heures, & le souper fort leger à cinq heures. Son usage sera de manger du rôty à dîner & à souper : cinq heures aprés, c'est à dire à dix heures de relevée, il prendra encore la même dose

dose de la décoction susdite ; & l'on aura soin de le bien couvrir durant tout ce tems-là, pour provoquer la sueur en plus grande abondance. Quand la sueur ne seroit pas bien copieuse, que cela ne vous inquiete point : le succez ne laissera pas d'être heureux par le moyen des ejections & des urines abondantes & épaisses, ainsi qu'on pourra voir dans le pot de chambre, lesquelles suppléeront au défaut des sueurs.

Si la maladie est récente, on donnera ce remede durant trois jours ; & ayant laissé le malade en repos durant trois autres jours, on pourra reïterer le même remede, de la maniere qu'il a été dit pour plus grande seureté, suivant qu'on le jugera à propos : pendant tout ce tems-là, le malade usera pour sa boisson ordinaire, & dans les repas & hors des repas de la ptisane suivante.

Prenez le marc des drogues susdites, faites-le boüillir dans deux pintes de vin blanc à la reduction de trois chopines : ajoûtez sur la fin, de la reglisse, des raisins de corinthe de chacun une once, & faites une ptisane pour servir de boisson comme nous avons dit.

Mais s'il y a six, sept, ou huit mois, que la maladie Venerienne ait été contractée, vous vous servirez de la même methode, & au lieu de trois jours, vous ferez prendre ce remede au malade durant un mois, non pas tous les jours de suite, mais alternativement, continuant l'usage durant trois jours de suite, puis le malade prendra trois jours de repos : & pendant cét intervalle il pourra vacquer à ses affaires. S'il ne void pas d'abord disparoître tous les symptomes de cette maladie, qu'il n'en prenne pas un mauvais augure, parce que l'esprit froid du mal Vene-

rien étant déja dompté, & la cause ôtée, ces funeſtes effets ſe diſſiperont neceſſairement.

Enfin s'il y a une ou pluſieurs années que le malade ſoit attaqué de la Verole, & ſi même elle a penetré juſques aux os : on pourra à peu prés pouſſer dehors cét ennemi domeſtique, & le chaſſer du fort dont il s'eſt emparé, en la maniere qu'il s'enſuit.

Ayant donc purgé le malade, comme nous avons dit ci-deſſus, une ou pluſieurs fois, avec la decoction anti-Venerienne, ſuivant qu'on jugera être plus expedient; on luy fera uſer de l'opiate ſuivante, que j'appelle *Opiate de Venus*, & qui ſe fait preſqu'en cette maniere.

Prenez. | Des feüilles de la petite centaurée,
De mille-pertuis,
De ſpica-nard, de chacune 1 *poignée :*

Semences d'anis,
De fenoüil,
Et de persil, de chacune *demi-dragme.*
Bayes de laurier, 1 *dragme & demie.*
Racines des deux aristoloches,
Gentiane,
Angelique, de chacune *demi-drag.*
Des clouds de girofles,
Noix-muscade, de chacun 2 *scrupules:*
Corne de cerf,
Raclûre d'yvoire,
Yeux d'écrevisses en poudre,
Bois d'aloës, de chacun, 3 *drag.*
Raclûre de gayac noir, & de son écorce en poudre, 2 *onces.*
Racines d'esquine,
Salsepareille, de chacun 4 *onces:*
Sel de gayac, 3 *drag.*
Poudre d'albastre, 1 *dragme.*

Toutes ces choses étant reduites en poudre impalpable & bien mêlées, seront mises en infusion durant un jour naturel dans huit livres de vin blanc, ou d'eau de fon-

taine pour ceux qui ſont d'une conſtitution chaude ; puis on y ajoûtera quatre fois autant ou davantage de miel, ſuivant qu'on le jugera à propos, & on fera cuire toutes ces choſes enſemble en conſiſtence de Theriaque, ou autre ſemblable électuaire : On mettra cette opiate dans un vaiſſeau de terre un peu grand, de peur que l'opiate ne s'enfle par ébullition ou effervefcence.

Voicy la maniere dont le malade doit être gouverné ; en premier lieu il prendra pendant trois jours de la décoction ſuſdite, ſuivant la methode ci-deſſus marquée : il ſe repoſera autres trois jours, où il vacquera à ſes affaires ordinaires : ces ſix jours étant paſſez, il prendra de l'*Opiate de Venus* pendant trois autres jours ; le premier jour un gros : le ſecond deux gros, & le troiſiéme jour le matin à jeun trois gros. Le Medecin

pourra augmenter la dose selon qu'il jugera à propos, & ajoûter à chaque prise un gros de Theriaque ancienne, ou de Mithridat; & pendant ces trois jours le malade gardera la maison, sur tout en Hyver; il faut qu'il se tienne au lict, ou auprés d'un bon feu dans une chambre où l'air froid n'entre point. Au reste il est plus seur que le malade se tienne au lict en Hyver, & qu'il se fasse bien couvrir, afin que la vapeur froide du mal Venerien étant attenuée par la vertu de l'Opiate, soit poussée dehors par les sueurs, ou par les selles, ou par transpiration, ou par les urines. On doit remarquer que cette Opiate est beaucoup plus efficace lors qu'elle est ancienne, que récente.

On continuëra l'usage de ces remedes autant de tems, que l'on verra les symptomes les plus malins de cette maladie, mais on peut

s'asseurer d'une entiere & parfaite guerison, pourvû que suivant l'avis d'Hippocrate dans le premier de ses Aphorismes *le malade & ceux qui sont autour de luy, fassent bien leur devoir, & que les choses qui sont du dehors contribuënt en leur maniere à la guerison du malade.* Il est vray que cette guerison arrive plutôt ou plus tard suivant la differente disposition & constitution d'un chacun : mais tout au plus cette cure est achevée en deux mois ou environ : du moins peut-on dire que cette Methode de guerir la maladie Venerienne, est parfaitement asseurée & sans aucun danger ; puisque c'est la même que j'ay pratiquée pour guerir le malade dont j'ay fait mention cidessus, & avec laquelle un certain Medecin à qui je l'ay communiquée, a guery plusieurs personnes, ainsi qu'on m'a asseuré.

Il ne faut pas oublier de pur-

ger le malade dans les jours d'intervalle, ou par le purgatif cy-dessus ordonné, ou autre semblable, comme le catholicon ou la confection hamech, ou du moins si son ventre est paresseux à émouvoir, l'exciter par quelque petit lavement. Il ne sera pas aussi hors de raison de provoquer une sueur copieuse de tems en tems à nôtre malade par un remede nouveau, dont j'ay fait l'experience, ou par une semblable poudre.

Prenez. Antimoine diaphoretique,
Sel d'ambre blanc, de chacun. 16 *grains*.
Poudre d'Angelique, 10 *grains*.

Reduisez le tout en poudre subtile, laquelle on prendra, aprés avoir avalé une prise de la décoction susdite, ou de l'*Opiate de Venus*, dans un peu d'eau de chardon benit.

CHAPITRE VI.

Autre Methode asseurée, facile & experimentée, pour guerir la maladie Venerienne, sans aucune onction Mercurielle, & sans salivation, mais non pas sans Mercure.

JE ne sçay par quel destin les sçavans & les ignorans de ce siecle sont également infatuez du Mercure, & de la salivation qu'il excite, pris au dedans en trop grande abondance, ou appliqué au dehors en forme d'onguent; comme du seul & unique remede contre la maladie Venerienne: quoy qu'à dire vray, je ne croy pas qu'il y ait personne qui ne soit persuadé, que toutes les cures qui se font par le Mercure pris ou appliqué de cette maniere, sont presque toutes fausses & apparentes, comme on peut

conclure de ce que nous avons dit ci-dessus : de sorte que j'ose dire hardiment, que ceux qui ont souffert la salivation, ne restent pas long-tems aprés ce remede, ou du moins sont-ils asseurez d'une rechûte immancable ; & d'une nouvelle attaque de la Verole, qui se réveille même aprés plusieurs années, avec des nouveaux symptomes qui ne sont pas à la verité si violens que les premiers, à cause que les remedes precedens ont tant soit peu appaisé la fureur de cét ennemi domestique ; mais ils sont assez sensibles pour faire connoître que l'ennemi s'est caché, & qu'il est encore au dedans avec toutes ses forces.

De là vient que long-tems aprés cette feinte guerison ces sortes de gens sont attaquez d'une nouvelle fluxion : la goutte est le partage de quelques-uns, la surdité, les nœuds, la carie aux os & autres sembla-

bles incommoditez en accueillent la plufpart ; & quoy que ceux qui ont paffé par les onctions , & par les falivations Mercurielles , fe croïent entierement gueris : les maladies , entr'autres la Verole qui paffent à leurs enfans par droit de fucceffion , font bien voir que la femence de ces maux étoit cachée dans le centre des corps de leurs peres.

Enfin les fçavans & les ignorans fe font rebutez d'une fi horrible methode , & de cette feinte maniere de guerir ces fortes de maladies , à caufe des fymptomes qui l'accompagnent & des funeftes accidens qui la fuivent : car fans parler de tout ce que perfonne ne peut ignorer fur ce fujet & de ce que plufieurs rapportent; J'en fçay quelques-uns , qui aprés avoir fubi l'onction , & fouffert la falivation , ont eu pour leur partage un vertige perpetuel , avec des trem-

blemens de tout le corps, ou du moins par intervalle, tantôt des bras & des mains, tantôt des cuiſſes, ou des pieds & des jambes. J'ajoûte quelque choſe de plus, j'ay vû moy-même deux miſerables qui ont été ſurpris d'une tumeur ſi extraordinaire au goſier, que l'eſprit vital ayant été intercepté par le pus qui s'y étoit arrété, ils ont été ſuffoquez & ont peri au milieu de la ſalivation. Et depuis peu, comme je l'ay appris d'un Medecin digne de foy, un certain malheureux, aprés une onction fort ample, perdit tout à coup tout ſentiment de douleur dans les ſens, de ſorte que la chaleur naturelle ayant été éteinte par la froideur naturelle du Mercure, il perdit la vie avec la douleur. Je paſſe ſous ſilence tous les autres accidens fâcheux, qui ſont connus de tout le monde, qui ſe voient tous les jours, & qui ſont les pernicieux effets de la ſalivation pro-

curée par le Mercure.

Quoy que tout ce que nous venons de dire soit tres-veritable, je ne pretens pas rejetter tout-à-fait l'usage du Mercure dans la guerison de la maladie Venerienne, je rejette seulement celuy qui procure la salivation, & je donne sans envie au public & par un pur zele de luy être utile, une Methode bien plus asseurée & moins à craindre si l'on veut user du Mercure sans danger de salivation. Dans cette veuë si vous voulez retenir plus aisément la Methode dont je me suis servy tres-souvent & toûjours fort heureusement, souvenez-vous de ce que nous avons dit ci-dessus de la froideur extrême du Mercure, & de ce que nous avons pareillement remarqué en passant de son extrême mobilité connuë de tout le monde: car puisque le Mercure est excessivement froid, on peut l'employer utilement dans les

occaſions, où le malade ſe trouvera être d'une conſtitution fort chaude, & à qui ſans doute les remedes chauds & qui deſſéchent trop, ne ſont nullement propres. En ce cas le Mercure qui eſt tout de glace ſervira de correctif à la trop grande chaleur des remedes, à condition qu'on ne meſlera le Mercure avec eux, que dans une doſe qui ſoit capable de moderer l'excez de leur chaleur, & non pas en ſi grande quantité, qu'il empêche toute leur action par ſon extrême froideur, ou qu'il produiſe dans le corps du malade les mêmes deſordres qu'il a accoûtumé de produire par la ſalivation, lors qu'on l'applique exterieurement par les onctions, ou qu'on le prend par la bouche en forme de remede.

En ſecond lieu, le Mercure eſt la choſe du monde la plus mobile, & de toutes les choſes peſantes la

plus ſubtile ; & par cette raiſon même il eſt propre à attenuer les humeurs viſqueuſes , & à reſoudre par ſa penetration aiſée les tumeurs les plus dures : ainſi il peut ſervir utilement à diſſiper les ſymptomes les plus fâcheux qui accompagnent la Verole , & à les guerir promptement ſans aucun danger de ſalivation , pourvû que l'on ſoit bien reſervé de n'employer le Mercure en petite quantité & conformément à la Methode ſuivante.

Prenez du Mercure tres-bien purifié , ſix onces , faites infuſer ou cuire durant vingt-quatre heures dans ſix livres de vin blanc, que vous garderez pour l'uſage.

Prenez enſuite.
- Gayac rapé & de ſon écorce, 2 *onces.*
- Racines d'eſquine,
- De ſalſepareille,
- D'aſperges,
- De fenoüil,
- Et de chiendent , de chacune 1 *gros.*

Poudre d'albaſtre *demi-once.*
Feüilles de chicorée,
De ſcabieuſe,
De capillaires récens, s'il s'en trouve, de chacune 1 *poignée.*
Semences d'anis,
De coriandre, de chacune 3 *gros.*
Canelle, 1 *once.*

Faites boüillir toutes ces choſes dans l'infuſion ou décoction precedente, à la conſomption de la troiſiéme partie : & puis paſſez à travers un linge ; prenez enſuite le Mercure ſuſdit, & le faites infuſer dans la colature durant douze heures, & dans cette infuſion vous diſſoudrez du ſel de gayac trois onces. Ayant verſé cette infuſion par inclination, vous en donnerez ſix onces au malade pour chaque doſe ſoir & matin.

Le malade gardera la chambre & ſe tiendra au lict, le jour qu'il uſera de cette décoction, s'il veut être plutôt guery ; outre cela, on pourra luy donner de deux en deux

deux jours, ou de trois en trois jours alternativement, suivant ses forces, de la décoction susdite, & des pilules suivantes jusques à une entiere guerison.

Prenez.
Mercure doux,	2 *gros*.
Scammonée préparée,	*demi-gros*.
Trochisques alhandal,	1 *scrup*.
Aloës succotrin,	
Et rhubarbe, de chacun	2 *gros*.
Poudre de diamargariton froid,	1 *scrupule*.

Et avec syrop de limons on fera de tout cela une masse de pilules, & de chaque scrupule on formera trois pilules, ou de chaque demi-gros que le malade prendra le matin, à l'heure & en la dose qui auront été reglées par l'ordonnance du prudent Medecin.

Enfin il sera libre au malade, de quitter l'usage de la décoction au bout de quinze jours, ou plutôt, s'il veut, & continuëra d'user desdites pilules, qui font leur effet sans aucune tranchée, jusques à ce que

tous les symptomes de la Verole, ou du moins les plus malins ayent disparu. Il en pourra user de deux, ou de trois, ou de quatre en quatre jours sans observer aucun regime, principalement lors qu'il ne prendra autre remede que des pilules.

Cette Methode si facile m'a toûjours bien réüssi, & j'ay guery par la grace de Dieu, plus d'une fois cette maladie Venerienne, quoy qu'inveterée, ou mal-traitée par les Empiriques : Et c'est enfin le seul moyen, asseuré & efficace pour employer le Mercure dans la cure de ce mal, & dont même on peut donner sans danger aux enfans qui en seroient atteints par quelque accident. Faites-en l'épreuve vous-même ; & si vous n'en croyez pas à mon experience, vous serez obligé de vous en rapporter à la vôtre.

CHAPITRE VII.

Où l'on propose quelques remedes Topiques, fort asseurez & fort experimentez contre les principaux symptomes de la maladie Venerienne.

IL n'est point de symptome Venerien, qu'on ne puisse dissiper, ou guerir peu à peu, par les remedes qui ont été proposez ci-dessus, si ce n'est que le mal fût incurable : pourvû aussi que le malade tombe entre les mains d'un habile Medecin qui changera avec prudence ce qu'il faut changer, ayant égard à l'âge, au tems, & au temperament de chaque malade ; mais parce que les malades sont ordinairement impatiens de se voir si long-tems dans les remedes, & souffrent quelquefois beaucoup de douleurs qui demandent un prompt

ſoulagement ; j'enſeigneray icy dans le preſent Chapitre de quelle maniere on peut avancer la gueriſon des accidens externes, & des ſymptomes meſmes dont nous avons parlé & qui paroiſſent les premiers, par le moyen de certains remedes topiques, & fort faciles à preparer.

En premier lieu, les malades ſont fort impatiens au ſujet de certaines douleurs vagabondes & nocturnes qui courent par tout le corps, qui penetrent juſques dans la moëlle des os, & qui les importunent furieuſement : ces douleurs ſont par fois adoucies, & même tout-à-fait appaiſées par l'application des huiles qui rarefient, digerent & relâchent. Je mets en ce rang l'huile de camomille, d'iris, d'aneth, de mauve & guimauve, le beurre frais ſeul, ou l'huile de cire, ou de beurre, ou de ſemence d'hieble, ou de therebentine, qui

ont beaucoup plus de vertu que toutes les autres : & si l'on y trempe chaudement un peu de laine, & qu'on l'applique sur la partie affligée, on en reçoit tres-souvent un fort grand soulagement. J'ay connu par experience que l'usage des huiles suivantes étoit fort utile pour appaiser toute sorte de douleurs, & principalement celles qui accompagnent le mal Venerien.

Prenez.	Huile de scorpion,	1 *once.*
	Huile de petrole,	1 *once & demie.*
	Huile de laurier,	1 *gros.*
	Huile de therebentine,	*demi-once.*

Meslez & gardez pour l'usage.

Vous pouvez preparer une autre sorte d'huile, d'une vertu admirable contre toute sorte de douleurs Veneriennes, laquelle se peut garder long-tems : en voicy la description.

Prenez des roses en boutons deux poignées, faites-les infuser dans quatre livres d'huile d'olives

vertes tirée ſans feu durant quatre heures. Ayant retiré les roſes avec une cueillere percée vous en exprimerez le ſuc dans l'huile que vous aurez verſée & ſeparée de la lie, qu'on gardera pour d'autres uſages: & vous mettrez tous les jours des roſes ſemblables & nouvelles dans la même huile, ſi vous en pouvez avoir commodément qui ne ſoient pas épanoüies, & procederez comme ci-deſſus.

On appliquera cette huile ſur la partie affectée le plus chaudement qu'il ſe pourra: & afin que la choſe réüſſiſſe, on pourra mettre au deſſus les roſes même enfermées dans un linge chaud, pour le plus grand ſoulagement du malade. Ce qu'on reïterera pluſieurs fois ſi la douleur ſe renouvelloit.

J'ay encore ſouvent remarqué que la douleur qui vient des nœuds ſkirreux eſt adoucie, & que les nœuds mêmes ſe ramoliſſent par

le remede ſuivant tiré de *Palmarius*.

Prenez.
Racines de guimauve & de lys,
Semence de lin,
De fœnugrec, de chacun 1 *once & demie*.
Mauves,
Violettes,
Parietaire,
Acanthus,
Camomille,
Melilot,
Hiſſoppe,
Aneth,
Armoiſe, de chacun *une poignée*.
Semence de fœnugrec, *demi-once*.

Faites boüillir le tout enfermé dans deux ſachets, en eau commune durant quelques heures, & à la fin on y ajoûtera le tiers de vin blanc.

Pour ſe ſervir utilement de ce remede, il ſera bon de prendre la liqueur qu'on aura paſſé à travers un linge, & en faire des fomentations tous les jours ſoir & matin

ſur la tumeur ſkirreuſe. Et lorſque la fomentation ſera deſſéchée, on y fera une onction avec quelqu'une des huiles ci-deſſus ; & l'on verra tres-aſſeurément que la tumeur en ſera ramollie, & notablement digerée.

Par le moyen de tous ces remedes, qui ont la vertu de ramollir, d'attenuer, & de fondre les humeurs, on peut diſſiper toute la pituite craſſe & la matiere qui eſt amaſſée entre les os & les perioſtes, & ôter même toutes les taches Veneriennes qui ſe font voir ſur le cuir. Pour la tumeur des os mêmes, qui eſt un des accidens qui ſurvient quelquefois à la Verole, j'eſtime que c'eſt un mal incurable, mais toutefois on le peut ſupporter, à cauſe qu'il eſt ſans douleur ; ou s'il eſt douloureux on peut le ſoulager par nos topiques. A l'égard de la carie des os, qui eſt ſouvent le pernicieux effet de l'onction Mercurielle,

Mercurielle, ainſi qu'on peut juger de l'argent-vif qu'on a quelquefois trouvé dans la cavité des os : il eſt certain qu'il eſt impoſſible de remettre l'os dans ſon premier état de groſſeur ; mais pour empêcher que la carie ne ſe gliſſe plus avant, & ne corrode enfin toute la ſubſtance de l'os, on procurera l'exfoliation des os cariez par le moyen de l'eau ſuivante, qui eſt d'une vertu ſi aſſeurée & ſi ſurprenante, qu'elle peut faire ce que feroit la main d'un habile Chirurgien.

Prenez.
Des racines des deux ariſtoloches,
De la gentiane,
D'Iris de Florence, de chacune *une once.*
Du calamus aromaticus,
De canelle, de chacun *demi-once.*
De geroffles, *trois gros.*

Faites tremper toutes ces choſes groſſierement pulveriſées, dans quatre livres d'eau de vigne durant quelques jours, au Soleil, ou pen-

dant quelques heures auprés du feu : Passez ensuite la colature & la gardez pour l'usage susdit, qui sera d'y tremper un linge, & de l'appliquer sur les os cariez deux ou trois fois le jour, & vous avoüerez sans peine, que j'ay eu raison de dire que cette eau est d'une efficace surprenante.

Ceux qui ont la Verole, souffrent souvent des ulceres à la gorge, & à la bouche. On pourra les guerir par ce remede assez facilement.

Prenez donc eau de plantain, autant que vous jugerez à propos: syrop de roses séches & de meures, de chacun suffisante quantité; faites-en un gargarisme : ou bien on lavera la bouche avec la décoction d'orge en eau de plantain, y ajoûtant des raisins, de la reglisse, de la conserve de roses pasles, & & de l'or en feüille, &c. Et s'il n'y a point d'inflammation, on y met-

tra un peu d'esprit de vitriol ou de soulfre : & dans ce meslange on trempera un peu de coton attaché au bout d'un bâton : Nous voyons même souvent que ces ulceres Veneriens se guerissent en trés-peu de tems par le seul attouchement du coton imbibé de cette liqueur.

CHAPITRE VIII.

La maniere, ou les marques les plus certaines par lesquelles on découvre la Verole.

QUoique nous ayons traité des symptomes les plus ordinaires de la Verole dans les deux premiers Chapitres ; il est de la derniere importance & de l'interest public, de bien découvrir les premiers efforts de cét ennemi domestique, de peur que comme il arrive trop souvent, il ne ruine tou-

re l'économie du corps humain, avec autant plus d'avantage qu'il l'attaque en toute ſeureté, pendant que ce venin eſt encore inconnu, & qu'il demeure caché dans le corps ſous un autre nom, ſans ſe manifeſter ou du moins par des marques ſi peu ſenſibles, que chacun y peut être trompé, ſi l'on n'eſt pas aſſez éclairé au fait de ces ſortes de maladies. C'eſt auſſi de cette maniere & ſous ces couleurs naturelles, que je vais les dépeindre. Je me contenteray de raporter ici les marques de la Verole récente, afin que chacun puiſſe ſans retardement recourir aux remedes que nous avons donnez cideſſus, prenant ſur ce ſujet les avis d'un Medecin judicieux; car pour ce qui touche la Verole inveterée, les plus aveugles & les moindres Barbiers de ce ſiecle, en connoiſſent les ſymptomes.

Tout homme donc qui aura eu

affaire avec une femme débauchée & corrompuë, connoîtra bien-tôt que la vapeur froide de la maladie Venerienne, a penetré effectivement dans les parties interieures du corps, par une grande lassitude de tous les membres qui survient tout à coup, & qui dure encore plusieurs jours aprés la negociation charnelle qu'on a euë. Et ce qui fait connoître, que la vapeur glaciale de la Verole a penetré jusques dans le profond du corps, est sans doute une douleur errante & continuelle qui se fait sentir dans le milieu des membres, & même jusques dans les os, avec une pesanteur de teste, une tristesse subite & sans sujet apparent, & un assoupissement extraordinaire, accompagné d'un sommeil inquiet & interrompu. En effet ces symptomes sont des suites si naturelles du mal Venerien, que je ne pense pas qu'on puisse les attribuer à un autre prin-

cipe qu'à la Verole, qu'on a contractée par la connoissance charnelle d'une femme gâtée.

Au reste, si on ne s'apperçoit point d'aucune gonorhée qui accompagne ou qui suive ce mal, on n'en est pas plus asseuré, & le danger en est encore plus grand, & la maladie plus à craindre : parce qu'alors ou la vapeur froide de Venus a tout-à-fait affoiblit la faculté expultrice, ou bien elle a quitté les parties destinées à la generation, & s'est retirée dans les parties les plus interieures du corps, d'où elle se dispose à sortir avec fureur & à se manifester au dehors d'une maniere effroyable, soit par la soüilleure de toutes les parties de nôtre machine, soit par la perte de quelques-unes, & de la vie même si l'on n'y met promptement le remede, pour couper chemin à ces desordres.

Ces avertissemens sont necessaires

ſaires à pluſieurs qui ſe croyent exempts de cette vapeur Verolique, à cauſe que depuis le commerce impur qu'ils ont eu avec une femme proſtituée, ils n'ont été attaquez d'aucune gonorrhée, quoique cependant ils ſouffrent les ſymptomes dont nous avons fait mention : mais ils les attribuënt à d'autres cauſes, comme à une chûte ou fluxion d'une humeur qui tombe ſur les parties qui ſont atteintes de douleur, ou à tel autre principe ; & ainſi ne penſant pas à conſulter aucun Medecin ſur ce ſujet, ou bien n'oſant pas découvrir leur mal par une pudeur groſſiere, ou même ne voulant pas ſe mettre dans les remedes par une pure avarice, ils demeurent un tems dans cét état, & donnent tout le loiſir à la maladie de jetter de profondes racines & de s'accroître à leur perte, & d'une maniere ſi enracinée, qu'on ne pourra

dans la ſuite l'en arracher qu'à force de dépenſes de la part du malade, & qu'avec beaucoup de peines & de travaux de la part du Medecin.

Mais on peut facilement diſtinguer la douleur qui n'a d'autre ſource qu'une ſimple fluxion d'humeurs, d'avec celle qui vient d'une vapeur Venerienne par ces marques tres-certaines : En premier lieu, la douleur Venerienne tourmente les membres interieurs, & celle qui vient de fluxion afflige les articles : En ſecond lieu, le premier attaque d'ordinaire la teſte & la poitrine à même tems, l'autre au contraire n'attaque ordinairement que l'un ou l'autre à part. Enfin le mal Venerien eſt comme aſſoupi pendant le jour, pour exercer ſa cruauté durant la nuit ; & l'autre ſe rend plus ſenſible & plus preſſante pendant le jour & ſe relâche un peu la nuit, ou même

elle tourmente également le jour & la nuit.

Au reste si ces symptomes & ceux qui ont été marquez ci-dessus, sont suivis d'une gonorrhée virulente, comme il arrive le plus souvent: il ne s'ensuit pas, qu'on doive travailler seulement à pourvoir à cét accident ou accessoire, & negliger le principal qui est la Verole, qui n'est que trop certaine: mais un habile Medecin en ordonnant d'un côté les remedes qui sont propres à ce flux purulent, tâchera de couper la racine du mal qu'on a contracté, en se servant de la Methode que nous avons enseignée ci-dessus.

Enfin si la gonorrhée purulente survient aprés un commerce impur, sans qu'on voye aucun des symptomes marquez ci-dessus, on peut juger que le venin froid de Venus, n'a pas encore penetré jusques dans le fonds du corps: mais on doit

prendre garde de ne pas negliger ce ſymptome honteux, de le traiter avec des remedes qui ſoient propres, & de ne le pas arréter d'abord qu'il paroît : car ſi on fait autrement, comme il arrive pour l'ordinaire par negligence ou par ignorance, la vapeur du venin Venerien ſe ſaiſit des parties internes, & renverſe toute la bonne diſpoſition d'un corps : c'eſt pourquoy il eſt bon d'attaquer le mal dans ſes commencemens, & ne pas attendre qu'il ait pris des forces pour faire un grand progrez.

CHAPITRE IX.

De l'affinité du Scorbut & de la Verole, par la comparaiſon de leurs ſymptomes.

C'Eſt le ſentiment de quelques Medecins fort ſçavans, que

toutes les maladies qui sont longues & rebelles, & sur tout dans ces païs Septentrionaux, tiennent quelque chose de la nature du Scorbut, ou de la Verole. Cette opinion a quelque apparence de verité; mais je ne pretends pas disputer ici, si elle est absolument veritable ou non : Je me contenteray d'expliquer en peu de mots la grande affinité qui se trouve entre ces deux maladies, de crainte que n'en faisant pas une juste distinction, on ne vint à tomber dans une erreur, qui ne me semble pas à la verité être d'une fort grande importance, puisque je ne suis pas seul qui crois que les mêmes remedes à peu prés peuvent servir à la guerison de ces deux maladies differentes.

Mais il faut premierement examiner la cause du Scorbut, & la confronter avec celle de la Verole: le Scorbut sans doute est causé par une pituite crasse & épaisse, & la

Verole de même est causée par une vapeur froide & humide, comme nous avons dit & fait voir dans les Chapitres precedens : Mais il y a encore une plus grande affinité du côté des symptomes entre ces deux grands maux. En effet j'ay observé tres-souvent non seulement dans les personnes malades du Scorbut; mais aussi en celles qui étoient certainement attaquées de la Verole, les ulceres, l'atrophie, la diarrhée, les gouttes erratiques, les pesanteurs de teste, la contraction des membres, les stupeurs, &c. J'ay vû aussi des nœuds & des duretez skirreuses aux uns & aux autres; soit que la maladie de ces deux differens maux fût compliquée, soit que l'un eut degeneré en l'autre, comme quelques-uns estiment possible, ou plutôt parce que ce sont des maladies fort semblables.

Nous avons aussi un autre indice, qui nous fait voir que le Scorbut

eſt la vive image de la Verole, en ce qu'il cauſe des douleurs tres-cruelles, principalement la nuit, & qu'il produit des ulceres malins & deſſéchez, des tubercules durs, des tumeurs œdemateuſes, & quelquefois la carie aux os, en la même maniere que nous obſervons dans la Verole; de ſorte qu'on ne peut preſque diſtinguer l'un de l'aûtre, qu'en ce que le Scorbut n'a pas été precedé d'aucune débauche exceſſive, ou impure. Toutefois vous pourrez toûjours connoître à peu prés la difference qui ſe trouve entre l'une & l'autre maladie, parce que ceux qui ont le Scorbut, ont les gencives ulcerées, couvertes de ſang, les dents tremblantes avec noirceur, les genoux leur tremblent de foibleſſe. Ils ont ordinairement une haleine fort puante, ils ont auſſi des taches ou plutôt une ſeule tache noire & affreuſe à voir, qui occupe toutes les jambes; Ce qui

n'arrive ni en tout, ni en partie à ceux qui ont la Verole, à moins qu'il ne s'y mesle quelque chose du venin scorbutique.

CHAPITRE X.

La Methode de guerir la Gonorrhée virulente, & le Bubon venerien.

LOrs qu'un Medecin entreprend de guerir un homme atteint de la gonorrhée virulente, de laquelle il s'agit ici : il luy demandera en premier lieu, s'il a vû quelque prostituée, & combien de tems aprés cette action, la gonorrhée a paru ; car si elle n'a paru que plusieurs mois aprés, il est plus que certain, que la froide vapeur Venerienne a déja occupé la masse du sang, & les plus nobles parties du corps ; & elle fait trop connoître par ce flux de semence corrompuë,

qu'elle a déja obtenu l'empire sur toutes les parties & les facultez interieures de la personne attaquée de mal. C'est pourquoy le Medecin prudent se servira de la premiere ou de la seconde Methode pour ôter la cause du mal, avant que de toucher à la gonorrhée qui en est l'effet, & qui ne manquera pas de guerir lors qu'on aura ôté la cause qui la produit.

Mais si la gonorrhée paroît peu de jours aprés l'action impure, comme il arrive tres-souvent, & que l'on connoît distinctement par les taches jaunâtres qui se trouvent à la chemise du patient, & qui sont des preuves de sa virulence: en ce cas il faut combattre un mal si fâcheux, si sale & si infame par la Methode suivante.

Prenez. De la casse extraite récemment, *une once.*
Rhubarbe en poudre & crême de Tartre, de chacun *un gros.*

On fera un Bolus, que le malade prendra le matin, & deux heures aprés il prendra un boüillon ; & le jour suivant, si on le juge à propos, on luy ouvrira la veine, supposé qu'il y ait des indices qui marquent plenitude, ou inflammation aux parties naturelles ; & sur tout, dis-je, s'il y a inflammation, (car c'est le premier symptome qu'il faut appaiser de quelque cause qu'il soit produit :) & pour cét effet on donnera au malade l'émulsion suivante.

Prenez. Des quatre semences froides, *six gros.*
Semence de pavot blanc, *2 gros.*
Eau d'orge, *demi-livre.*
Eaux de laituë & de nenuphar, *deux onces.*
Eau de roses, *une once.*

Faites émulsion pour deux doses, y ajoûtant syrop violat deux onces.

Durant les cinq jours suivans, le

le malade prendra la ptiſanne ſuivante, deux heures avant dîner.

Prenez.	Tamarins, *deux onces.*
	Faites-les boüillir en quatre livres de vin blanc, à la diminution du quart : dans cette décoction ou teinture vous ferez infuſer à froid durant la nuit, feüilles de
	Senné bien mondé, *une once.*
	Regliſſe,
	Roſes rouges,
	Graine de coriandre, de chacun *deux gros.*

Servez-vous de la colature, & lorſque le malade en aura uſé trois verres chaque jour, il prendra le bolus ſuivant, ſoir & matin durant trois jours.

Prenez.	Therebentine de Veniſe ſans laver, *trois dragmes.*
	Rhubarbe en poudre, *1. drag.*
	Sucre en poudre, quantité ſuffiſante.
	Soit fait un Bolus.

Si le mal ne cede point à ces remedes, le malade prendra du-

rant douze jours les pilules ſui-vantes.

Pre-nez.
Bol Armenien,
Sagapenum,
Gomme Arabique,
Carabé,
Mumie, de chacun *un gros.*

Le tout mis en poudre ſera reduit en pilules avec ſyrop de coings, qu'il faut prendre le ſoir. La doſe ſera de demi-once.

Voicy encore un remede que j'ay trouvé toûjours fort efficace & tres-certain pour arréter le flux de ſemence lors qu'elle commence à blanchir & à s'épaiſſir.

Pre-nez.
Balauſtes en poudre,
Bol Armenien, de chacun 1 *once.*

Mettez ces deux choſes en infuſion durant la nuit dans trois chopines de vin blanc, qui ſont trois livres. La colature ſera gardée à part, pour en faire ſix priſes durant ſix matins ; on les prendra à jeun, & on continuëra au de là

des six jours s'il est necessaire, car son effet est immancable.

Je n'ay rien dis ici du regime de vivre qu'il faut observer lors qu'on est atteint de ce mal; tout le monde sçait qu'il doit être moderé, en sorte qu'il ne soit ni trop plein, ni trop exact. Je sçay bien que ce symptome se guerit quelquefois fort heureusement par l'usage continué d'une legere purgation; mais il est à craindre, que par la trop grande continuation de ce flux de matiere, que les pores des parastates ne se relâchent trop, & que par ce moyen la gonorrhée ne devienne incurable, ou que par l'excoriation de l'urethre, il ne s'engendre un ulcere, c'est pourquoy l'ardeur d'urine, la couleur jaunâtre, & la tenuité de la matiere qui fluë, ayant cessé; on pourra arréter ce flux par les astringents, sans aucun danger, & je croy même qu'il est necessaire de l'arréter.

Pour le bubon Venerien, qui se doit guerir principalement par l'operation du Chirurgien, en presence & par la direction du Medecin : Je n'ay point d'autre avis à vous donner, sinon que s'il ne disparoît de luy-même, ainsi qu'il arrive quand il est fort petit, qu'il ne le faut jamais repousser, & qu'au contraire il faut l'attirer fortement en dehors, & l'ouvrir avant qu'il soit bien meur, sans avoir égard aux volontez du patient, à cause que plutôt il sera ouvert, il rendra la guerison plus asseurée, & mettra le patient à couvert de la Verole, dont il est quelquefois une suite, & quelquefois un avant-coureur. On pourra sçavoir par les marques de Verole, & par la propre confession du malade, si le bubon est une suite de cette maladie déja contractée ; car s'il n'a paru que fort long-tems aprés l'action charnelle, c'est un préjugé d'une Verole

asseurée & déja bien enracinée. C'est pourquoy aprés l'ouverture & suppuration du bubon, il faudra commencer à traiter le malade en Verolé.

Mais si le bubon a paru peu de jours aprés le commerce impudique, on l'attirera s'il se peut, & on l'ouvrira: & pendant cét intervalle, on aura soin de donner au malade des remedes preservatifs contre la Verole. Il usera à cét effet de la décoction anti-Venerienne, ou de l'*Opiate de Venus*, dont il a été fait mention dans les Chapitres precedens.

CHAPITRE XI.

Certains Remedes fort asseurez contre les principaux Symptomes, & les suites les plus ordinaires de la Gonorrhée virulente.

JE traite ici des Symptomes qui appartiennent en quelque ma-

niere à la gonorrhée virulente, soit qu'ils l'accompagnent, soit qu'ils la précedent, soit qu'ils la suivent.

S'il arrive donc quelque inflammation avec tumeur au gland, ou au prepuce aprés les secousses amoureuses,

Prenez.
- Du meilleur vin, *4 onces.*
- Sucre de Saturne, *1 scrupule.*
- Camphre, *douze grains.*
- Meslez & en lavez la partie.

Au lieu de vin, on peut mettre utilement l'eau de plantain, ou l'esprit de l'eau de vie de Mathiole: ou bien on se servira du remede suivant, qui ne cede en rien au premier, & qui est confirmé par plusieurs experiences.

Prenez.
- Du laict au sortir du pis de la Vache, *quantité suffisante.*
- Fleurs de sureau,
- Roses rouges, de chacun *demi-poignée.*

Faites cuire ces fléurs dans le laict: ajoûtez à la colature six grains

de sucre de Saturne. Mais si on sent quelque ulceration dans l'urethre, ce qui se connoît facilement par la grande douleur qu'on ressent lors que l'urine passe ; Je ne me sers ordinairement que du laict doux & récent pour faire les injections, avec addition de quelques grains de sucre de Saturne, si on veut.

J'ajoûte ici une injection astringente, dessiccative, anodyne & déterfive, que j'ay tirée d'un Autheur récent, & dont on a experimenté la vertu.

Prenez.	Eau d'orge,	*une demi-livre.*
	Eau de plantain,	*trois onces.*
	Sucre de Saturne,	12 *grains.*
	Miel rosat purifié,	2 *onces.*
	On en fera injection deux fois le jour.	

Il y a trois onguens ; sçavoir, le refrigerant de Galien, celui de thutie, & celui des Apôtres, qui guerissent promptement, seurement & infail-

liblement toute ulceration de prepuce, de gland & de matrice : Mais il arrive quelquefois une ulceration bien plus difficile à guerir, & qui est la suite d'une chaude-pisse negligée, ou mal-traitée par des Empiriques ; sçavoir dans le col de la vessie, ou dans le tendre conduit de l'urethre : Mais vous ne trouverez en aucun Autheur un onguent plus asseuré & plus utile contre ce mal que le suivant décrit par *Palmarius*.

Prenez. Onguent de roses blanches récentes.
Onguent de ceruse lavé avec eau rose, avec camphre & pommade de chévreau, de chacun *une once.*
Meslez ensemble : faites un onguent tres-mol pour l'usage.

On enveloppera un fil d'argent avec un linge bien délié, & on oindra ledit linge, de l'onguent susdit, pour l'introduire dans le canal de la verge, d'où l'on retirera

le

le fil, y laiſſant le linge, qu'on ne tirera que pour donner paſſage à l'urine, & on y remettra un autre linge enſuite avec la même methode. Or vous connoîtrez que la carnoſité eſt guerie, lorſque l'urine ſortira ſans douleur, & que la ſonde penetrera aiſément juſques dans la veſſie, ſans trouver aucun obſtacle.

CHAPITRE XII.

Les differences de la Gonorrhée ſimple & virulente.

LA ſimple Gonorrhée eſt un mal bien plus fâcheux, & plus difficile à guerir, que n'eſt la virulente : car elle vient de la debilité de la faculté retentrice, d'où vient qu'elle ne veut point de remedes purgatifs, mais plutôt des aſtringens : ſi ce n'eſt que par la

corruption generale, & le boulesversement des esprits, elle n'ait dégeneré en virulente. Vous les distinguerez l'une de l'autre par les marques suivantes.

1°. La Strangurie le plus souvent, sur tout au commencement, & l'ardeur d'urine accompagnent la virulente, & non pas la simple gonorrhée; en laquelle fluë insensiblement & peu à peu une semence froide & aqueuse.

2°. Dans la simple gonorrhée la matiere fluë sans érection, & dans la virulente, elle sort tres-souvent avec érection & gonflement de la verge, & avec grand douleur, à cause de la force & violence de la vapeur Venerienne.

3°. Le flux de la simple gonorrhée est quasi comme de l'eau, & celuy de la virulente est plus cuit & plus épais.

4°. Le flux de la virulente laisse dans la chemise des taches jaunâ-

tres & vertes; mais celuy de la ſimple, tache bien la chemiſe, mais en façon d'eau, ou d'urine épaiſſe.

5°. Ceux qui ſont atteints de gonorrhée virulente, ſentent par fois des grands mouvemens pour l'acte Venerien; & ceux qui n'ont qu'une ſimple gonorrhée, deviennent inſenſibles, par une raiſon qui ſaute aux yeux, comme on dit ordinairement.

6°. Ceux-cy ſe deſſéchent peu à peu, & periſſent à la fin ſi l'on ne fortifie promptement les parties qui ſont debilitées : au lieu que les autres ne ſentent preſque point de diminution de forces, ils vacquent à leurs affaires, & travaillent tout de même que ceux qui ſe portent bien.

7°. La ſemence coule à ceux-cy, en façon de gouttes de laict & aux autres en façon d'une urine épaiſſe.

8°. Une chûte, un effort pour lever un fardeau, un exercice trop

grand, & le mouvement d'un cheval qu'on monte trop long-tems, font souvent les causes d'une simple gonorrhée : mais la virulente vient ordinairement d'un excez Venerien & d'un commerce impudique : ce sont les differences de l'une & de l'autre, dont l'experience m'a rendu sçavant, peut-être que vôtre experience vous en découvrira plusieurs autres.

Au reste il est fort important de bien distinguer ces deux sortes de gonorrhée, à cause qu'on ne peut les guerir que par des remedes contraires, ou du moins fort differens.



CHAPITRE XIII. & dernier.

Examen des Remedes plus considerables proposez ci-dessus : & de leur conformité à l'hypothese de l'Autheur.

LEs Remedes ci-dessus ont été confirmez par un si grand nombre d'experiences, que quand même ils ne sembleroient pas s'accorder avec les principes & l'hypothese de l'Autheur ; il seroit plus juste de corriger l'hypothese, que de changer les remedes proposez. Mais quoique la chose parle d'elle-même, je ne laisseray pas de faire voir ici la conformité des remedes & de l'hypothese.

La Verole, ainsi que nous avons beaucoup plus clairement prouvé, que supposé seulement, n'est autre chose, si on regarde son essence, qu'une certaine vapeur froide,

qui renverſe toute la bonne diſpoſition du Microcoſme. Conformément à cette aſſertion évidente, & pour ſuivre cette hypotheſe, j'ay propoſé & prouvé deux choſes : En premier lieu nous avons banny le Mercure, à cauſe de ſa froideur extrême, du rang trop commun & trop ordinaire qu'on luy a donné temerairement parmi les plus excellens remedes qu'on pratique contre la Verole.

Nous avons enſuite ordonné des remedes d'une chaleur moderée, avec le vin pour vehicule : à cauſe que la vapeur froide de Venus doit être domptée peu à peu; & l'on ne trouveroit pas de ſeureté de la vouloir pouſſer dehors par des remedes ſeuls, qui fuſſent extrémément chauds; c'eſt pour cette raiſon, que nous y avons apporté du temperament par l'addition d'un remede froid en doſe convenable, comme on peut voir dans

la décoction anti-Venerienne décrite au Chapitre 5ᵉ. à laquelle nous avons ajoûté trois gros d'albastre pulverisé, soit parce que cette poudre tempere par sa froideur le reste des medicamens, soit parce qu'étant meslée avec les plus chauds, elle provoque des urines copieuses & épaisses, au grand soulagement du malade ; ainsi qu'on a vû par experience.

A l'égard de l'Opiate Venerienne, dont nous avons donné la description dans le même Chapitre ; il est constant par l'examen, des drogues qui la composent, qu'elle est d'une qualité chaude & aperitive : C'est pourquoy on peut en donner une dose plus forte aux gens froids, & une beaucoup moindre à ceux qui sont d'une chaude constitution. Pour ce qui touche la seconde Methode, dont nous usons pour guerir de la Verole, nous avons employé le Mer-

cure, mais d'une maniere à temperer les remedes chauds & à ne pas nuire à ceux qui deſſéchent, comme on peut voir dans la décoction anti-Venerienne du 6. Chapitre, dont la vertu efficace a été confirmée par pluſieurs experiences, & dans les pilules marquées au même lieu, où le Mercure entre pour temperer le reſte des drogues qui ſont chaudes.

Pour ce qui regarde la gonorrhée, ayant en premier lieu appaiſé l'inflammation, qui vient de ce que la tranſpiration eſt empêchée par le froid Venerien dans les parties genitales, nous avons propoſé des remedes un peu chauds. En effet la chaleur de toute la compoſition y paroît fort moderée, & comme ce ſymptome eſt fort ſouvent accompagné de quelque inflammation, il doit être attaqué dans les commencemens par des remedes qui ſoient d'une chaleur

temperée : car si l'inflammation a cessé, & que le mal soit inveteré, l'usage des bons vins y a servi tres-souvent d'un secours admirable.

Mais on peut trouver étrange, comment il se peut faire que la vapeur froide du venin de Venus, cause l'inflammation dans les parties destinées à la generation, & non pas aux autres parties du corps lors qu'il monte plus haut. Mais on a déja satisfait à cette difficulté, car il y a des gonorrhées qui ne sont accompagnées d'aucune inflammation ; mais la semence coule seulement goutte à goutte, par la relaxation des pores Parastatiques ; & lors qu'il y a inflammation, elle vient, comme j'ay dit, de ce que la transpiration naturelle aux parties, est arrétée subitement par l'effort de la vapeur Venerienne qui n'est pas encore dilatée, & par la petitesse des pores ; ou l'inflammation de ces parties

vient de l'impetuosité des esprits émeus par l'excez de l'acte Venerien, & de l'abondance avec laquelle ils sont portez ou jettez sur les parties qui servent à la generation, & qui sont le Theatre où se joüe la plus funeste Tragedie.

FIN.



AVIS DE L'AUTEUR,

OU

Recapitulation de quelques obſervations à faire, & qu'il a déja touchées dans le dixiéme Chapitre, au ſujet de la cure du Bubon Venerien.

QUoique ſur la fin du dixiéme Chapitre j'aye dit en peu de mots ce qui regarde la gueriſon du bubon Venerien, & qui pourroit ſuffire pour les perſonnes éclairées, j'ay crû neanmoins qu'il étoit encore à propos d'ajoûter quelque choſe ſur ce ſujet, pour refuter l'erreur groſſiere de la pluſpart des Empiriques, & de quelques Medecins qui ſont dans les mêmes ſentimens.

Ce que j'écris ici de la plus ſûre Methode de la ſalivation, n'eſt point à deſſein de détourner per-

ſonne de la pratique de la Methode aiſée que nous avons expliquée ci-deſſus, puis qu'elle eſt & la plus ſûre & la plus certaine, quoy qu'elle demande un peu plus de tems, & que par conſequent elle coûte d'avantage : mais ſeulement afin de ſatisfaire à ceux qui ne veulent jamais quitter une Methode reçûë depuis long-tems, quelque dangereuſe qu'elle puiſſe être, & qui aiment mieux être gueris en moins de tems & à moins de frais, que par des voyes un peu plus longues à la verité, mais auſſi beaucoup plus certaines.

DISSERTATION Sur la cure du Bubon Venerien, & ſur la plus ſûre Methode de la Salivation.

NOus pouvons définir le Bubon Venerien avec la

plufpart des Medecins, une tumeur de l'aîne contractée feulement par les approches d'une perfonne impure, ou par un fale attouchement d'une femme infectée : Ainfi le bubon Venerien aura pour caufe prochaine les particules Veneriennes froides en puiffance, comme l'on dit, dont nous avons déja parlé, lors qu'elles fe font toutes ramaffées dans cét endroit du corps : que fi elles y ont été pouffées de toute la maffe du fang par la force d'une nature vigoureufe, le mal Venerien a déja penetré & corrompu les parties du corps les plus interieures, & en ce cas le bubon Venerien n'eft que l'effet impur d'une caufe impure : mais fi les corpufcules Veneriens viennent à former une tumeur incontinent aprés de femblables approches, comme il arrive ordinairement, il ne paroît alors qu'un fimple bubon Venerien, fans que

le mal Venerien même se soit encore répandu plus avant : Nous avons enseigné dans la page 92. du Traité precedent, quand c'est que le bubon Venerien suit le mal Venerien, & quand il le precede; il faut à present que nous expliquions succintement la Methode que l'on doit garder dans la cure.

Il y en a donc d'abord & en fort grand nombre qui se persuadent faussement, qu'il ne faut point ouvrir la veine dés que le bubon est parvenu à quelque grosseur, parce qu'ils s'imaginent qu'il y a danger que la saignée ne le fasse rentrer au dedans du corps; mais ils ne prennent pas garde en se laissant aller à cét erreur qu'il faut distinguer de deux sortes de bubons; l'un blanc, l'autre rougeâtre; ou si vous voulez, l'un pituiteux, melancolique & presque insensible dans ses commencemens, causé par des humeurs pituiteuses; l'autre bilieux &

ſanguin, qui par la violence de la douleur nous fait connoître qu'il doit bien-tôt venir à ſuppuration: à la verité j'avouë pour la raiſon alleguée ci-deſſus, qu'on ne doit point tourmenter le malade en lui faiſant prendre des remedes purgatifs, ſi ſon bubon eſt de cette derniere façon, avant qu'on en ait procuré l'entiere ſuppuration par l'application des cauſtiques, ou comme j'eſtimerois plus convenable par le fer même, comme le montre l'experience journaliere, & comme l'enſeignent *Palmarius* & d'autres Auteurs; mais ſi le bubon eſt blanc, & qu'il n'apparoiſſe aucun ſigne prochain de ſuppuration, parce qu'il eſt toûjours à craindre que toute la maſſe du ſang ne ſoit corrompuë, & que la ſuppuration de l'aîne ne ſuffiroit pas pour la purifier: Je ſuis non ſeulement d'avis d'employer la ſaignée, mais encore de lâcher le ventre par

plusieurs purgatifs propres, & de procurer l'évacuation des humeurs corrompuës par des sudorifiques plusieurs fois reïterez : & l'experience confirmera toûjours la solidité de cette pratique, comme elle l'a confirmé jusqu'à present, pendant que ceux qui la negligent & qui ne se servent que de remedes topiques pour guerir le bubon Venerien, font tort & à leurs malades, & à leur propre reputation: ainsi c'est faute d'experience, qu'ils veulent qu'on s'abstienne en ce cas de remedes purgatifs & aperitifs; lors qu'au contraire outre les décoctions de gayac, d'esquine & de salsepareille ; outre aussi quelques doses d'*Opiate de Venus* dont nous avons parlé au Chapitre cinquiéme; & les sueurs qu'il faut provoquer pendant plusieurs jours, afin que la matiere lente & froide du bubon se resolve & se dissipe ; il faut encore se servir de tous les autres remedes

remedes qui pourront faciliter sa sortie, principalement s'il n'est pas fort élevé, & qu'il ne fasse encore que paroître à fleur de peau : tels sont les huiles de lis & de camomille dont on fera embrocations, telles les décoctions des racines de guimauve & de lis, des semences de lin, de fenugrec, d'anis, de fenoüil, de mauve, de violette, de parietaire, de camomille, de melilot, d'aneth, d'origan & d'armoise, dont on pourra faire des fomentations ; on pourra aussi se servir de ventouses, mais sans scarification, aussi bien que de tous les cataplasmes émolliens, en évacuant de tems en tems le corps, tant par les selles que par les sueurs; les suppuratifs par consequent auront encore ici lieu, & en voicy un de l'ordonnance d'un Medecin moderne que j'ay toûjours trouvé de tres-grande efficace. Prenez gomme ammoniaque amollie dans

le vinaigre, l'un & l'autre galbanum une dragme & demie, onguent de basilicum deux dragmes, poudres d'hermodactes une dragme, & un peu de cire s'il en faut, puis faites emplâtre : enfin tous les attractifs & les digestifs seront d'un grand secours : ainsi il n'y a point sujet de craindre avec le Peuple & les Empiriques ignorans, que les digestifs & les attractifs fassent rentrer au dedans du corps le mal Venerien, puis qu'étant d'une nature chaude, bien loin de repousser quelque chose au dedans, ils attirent au contraire au dehors la matiere attenuée, & plus puissamment même que les suppuratifs.

De la plus sûre Methode de la Salivation.

QUoique la Methode de guerir le mal Venerien, que j'ay

proposé dans le Traité precedent, soit plus assûrée & plus efficace que la salivation, de quelque maniere enfin qu'on s'en veüille servir, quelque chose que puissent dire au contraire, mais fort temerairement ceux qui n'en peuvent comprendre la veritable maniere : neanmoins parce qu'elle a cette incommodité qu'elle demande & plus de tems & plus de dépence, je vas expliquer en peu de mots ce que l'experience m'a appris touchant la Methode dont on peut se servir dans la salivation avec assurance, & avec moins de danger pour le malade.

Premierement donc il faut distinguer avec soin, a qui la salivation peut être utile ou nuisible; car la longue experience a appris aux Maîtres que ce remede n'étoit pas indifferemment propre pour tout le monde, & qu'à ceux même a qui il étoit propre, c'étoit toû-

jours avec du plus & du moins.

J'avance donc premierement & ſans crainte de me tromper, que la ſalivation eſt tout-à-fait contraire aux Hectiques & aux Pulmoniques; car n'étant pas le ſeul dans le ſentiment que la phthiſie n'eſt autre choſe que la conſomption de l'humeur nutritive? Qui eſt-ce qui ne voit pas, ſans que je luy faſſe remarquer, que le crachement ou la ſalivation qu'excite le Mercure ne peut qu'augmenter la phthiſie de moment à autre, en conſumant toûjours davantage cette humeur nutritive, juſqu'à l'entiere diminution des forces du malade. C'eſt pourquoy toutes les fois que le Medecin tombera ſur un ſujet attaqué des maladies ſuſdites, s'il veut avoir égard à ſa conſcience, à ſa reputation, & à la gueriſon du malade dont on luy a confié le ſoin; il faut qu'il renonce abſolument à la ſalivation, & qu'il ait

recours à la Methode que j'ay expliquée ci-dessus, ou à une meilleure s'il en connoît, pourvû qu'il soit suffisamment éclairé, & que par l'échantillon que je luy ay mis devant les yeux, il puisse juger de la Methode entiere, d'où il peut se promettre une cure promte, certaine & assurée.

2°. Je crois que la salivation ne convient nullement à ceux qui sont d'une nature froide & humide, c'est à dire de temperament pituiteux, & je suis principalement ce sentiment à cause des raisons que j'ay touchées dans les 3. & 4. Chapitres du Traité precedent : car quoique le crachement desséche le corps ; neanmoins, comme le remarque *Palmarius*, si je m'en souviens bien, parce que le Mercure par son froid naturel & par son humidité amollit & refroidit les parties du corps le plus solides aprés les avoir relâchées, il arrive que par l'extinction

ou par la diminution de la chaleur naturelle, il s'engendre dans le corps une matiere pituiteuſe qui cauſe enſuite pluſieurs maladies mortelles, comme ſont l'aſthme, la goutte, la phthiſie, &c. C'eſt auſſi pourquoy on ne peut procurer la ſalivation par le moyen du Mercure, avec moins de danger qu'à ceux qui ſont d'un temperament chaud & ſec, parce que dans ces perſonnes le Mercure remedie à la chaleur exceſſive du foye par ſa froideur naturelle, & à la ſécheresse des entrailles par ſon humidité, & il ne faut pas craindre que le deſſéchement ſoit exceſſif & dangereux, quand la ſalivation n'eſt que moderée, parce qu'une telle ſalivation ne peut que faire ſortir ces flegmes viſqueux dont les temperamens les plus ſecs abondent toûjours, d'où provient ordinairement la reſolution & la diſſipation des tufs, des nœuds & des

autres ſymptomes exterieurs.

Je vas à preſent propoſer une Pratique que la longue experience m'a découverte, & que la prudence du Medecin rendra tres-certaine, & je le fais en faveur de ceux qui aiment mieux être traitez par la ſalivation, quoy qu'avec plus de danger, que par la Methode que nous avons expliquée ci-deſſus, quelque aſſurée qu'elle ſoit. Voicy donc comment il y faudra proceder, obſervant neanmoins de changer les choſes ſuivant que l'occaſion le demandera.

Prenez | Racines d'aſperges,
De fenoüil,
De chiendent,
D'eſquine,
De ſalſepareille, de chacun 1 *once*.
Feüilles de chicorée,
Scabieuſe,
Capillaire, de chacun 1 *poignée*.
Semence d'anis & de coriandre, de chacun *trois dragmes*.

Faites décoction en ſix livres

d'eau de fontaine, jusqu'à consomption de la troisiéme partie, que le malade en prenne matin & soir six onces, & que trois heures aprés la prise du matin, on luy donne un boüillon gras pendant trois jours consecutifs, se souvenant que si le malade n'est point trop foible, il le faut purger le premier & le sixiéme jours, aprés avoir fait infuser la nuit de devant dans la susdite décoction, de senné trois dragmes, de rhubarbe une dragme, & dissout dans la colature de syrop de roses une demi-once, & de confection hamech trois dragmes.

Aprés ces six jours, donnez au malade un bol composé de Mercure doux depuis douze jusqu'à vingt-quatre grains, & de conserve de roses une demi-once, il faudra qu'il le mâche un peu avant que de l'avaler; & ainsi les 2. jours suivans, si ce n'est qu'au troisiéme,

il

il faut ajoûter du Mercure doux ſept ou huit grains. La boiſſon cependant ſera une ptiſanne faite avec la regliſſe, & la ſalſepareille, ou bien cette liqueur que les Anglois appellent *Poſſete*; ces trois priſes ſuffiront ordinairement pour provoquer la ſalivation, & ſi elle tarde trop, il ſera aiſé de l'avancer en augmentant la doſe des priſes, à la diſcretion d'un habile Medecin, ou en faiſant prendre au malade quelques grains de turbith mineral dans de la conſerve de roſe. Lorſque la ſalivation eſt parvenuë à ſon parfait degré, c'eſt à dire ſelon le vulgaire,, lorſque le malade aura craché quelques livres pendant l'eſpace d'environ vingt heures, ou lorſque la pluſpart des ſymptomes ſeront paſſez; (ce qui arrive ordinairement le ſix ou le ſeptiéme jours, aprés que la ſalivation eſt parvenuë à ſon parfait degré, & quelquefois plutôt;) alors

ſi le Medecin juge que le crachement ſoit trop grand, il le détournera par d'autres voyes, en luy faiſant prendre quelque purgation, ou il tâchera de le tarir par des décoctions de gayac : j'ay dit ſi le crachement eſt trop grand, car s'il eſt moderé il ne faut point que la crainte de la diſſenterie le faſſe arréter, au contraire il faudra le provoquer de tems en tems : d'où vient que ceux dont le temperament ne peut être émeû juſqu'à la ſalivation, doivent du moins être excitez peu à peu à un crachement moderé par de frequentes priſes de Mercure doux, & ce crachement ne laiſſe pas de guerir auſſi aſſurément, quoy qu'en plus de tems : & même ſi vous avez affaire à des perſonnes delicates, qui ne puiſſent ou ne veüillent rien ſouffrir ; faites preparer quarante pilules avec le maſtich, & quarante grains de mercure doux, deſquelles

on luy fera prendre tous les jours une pilule, & la cure ne laissera pas de se faire quoy qu'un peu plus tard.

Disons à present en faveur des Apprentifs, que les signes qui precedent la salivation sont la tumeur & la douleur dans le gosier, la corrosion des gencives & de la langue, l'agacement des dents, & la crainte de la suffocation; Que si outre ces symptomes il arrive quelque autre accident, il faut y remedier ou pendant la salivation, ou incontinent aprés, selon la Pratique des Experts & les preceptes de quelques Modernes, ou l'adoucir par un gargarisme fait d'orge, de raisins de damas, & de reglisse, ou même avec du laict doux, de l'or en feüille, ou quelque conserve de roses pâles, ou enfin la confection d'alkermes, en y joignant quelques feüilles d'or.

J'ajoûte ici en forme de conclu-

sion les differentes Methodes dont se servent avec succez quelques Modernes, & qu'un Medecin prudent & éclairé pourra suivre sans danger.

Quelques-uns donc pour la provoquer, font prendre au malade cinq grains de turbith mineral, & six grains de Mercure doux en poudre : ce qu'ils reïterent avec le regime convenable, jusqu'à ce que la salivation s'ensuive.

Quelques autres prennent cinq grains de Mercure de vie, & six grains de Mercure doux, dont ils font ou une poudre en y ajoûtant une dragme de theriaque, ou un bol en les meslant avec quelque conserve, & reïterant avec le regime propre jusqu'à salivation.

D'autres la procurent ou par des parfums, dont ils font recevoir la fumée ou par la bouche, ou par le fondement, ou par des linimens, ou par des onguents Mercuriaux :

les parfums se composent avec parties égales & en quantité suffisante de cinnabre & de mirrhe rouge & commune : on en fait une poudre subtile, & on en jette par trois ou quatre fois sur les charbons ardens, autant qu'il en peut tenir sur la pointe d'un coûteau, la fumée s'en reçoit par un antonnoir de verre la teste bien couverte, de peur qu'il ne s'en évapore quelque partie : on reïtere cette Operation trois ou quatre fois le jour, jusqu'à ce qu'enfin la salivation paroisse, la même poudre jettée sur le brasier se reçoit encore par le fondement, par où la vapeur monte jusques dans les parties les plus interieures du corps.

Les linimens se composent ainsi; Prenez Mercure crud éteint dans la salive, ou avec l'huile, therebentine, de lis blancs, de vers & semblables, une dragme; onguent de guimauve de Fernel, deux onces; huile de carvis, une once,

& faites liniment.

Ou bien prenez Mercure crud éteint une once & demie ; huile de therebentine, demi-once ; onguent pour les nerfs, une once & demie, & autant de populeum ; meslez le tout ensemble ; de ces deux linimens il faut oindre tous les jours auprés du feu la pluspart des jointures, principalement le poignet, le coude, l'épaule, le genou, l'épine du dos, les doigts des pieds & des mains, en frottant un peu fort tous ces endroits, & en reiterant ces frictions jusqu'à ce qu'on prévoye par les signes que nous avons marquez que la salivation doit bien-tôt suivre.

D'autres enfin, comme le docte Sydenham, sans aucune preparation precedente du corps, préferent un onguent fait de graisse de porc au poids de deux ou trois onces, & de Mercure crud au poids d'une once ; & ils ordonnent que

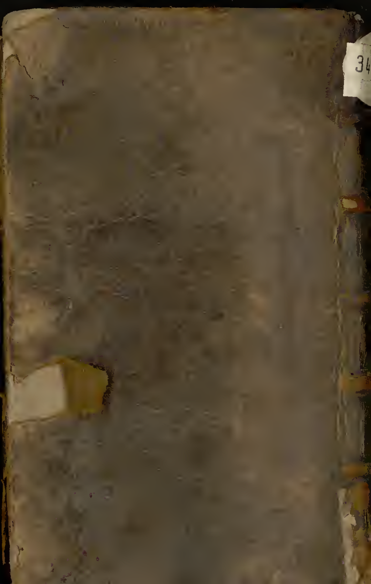
le malade luy-même se frotte de ses propres mains avec le tiers de cét onguent, les bras, les cuisses & les jambes pendant trois nuits consecutives, sans pourtant toucher aux aisselles, aux aînes ni au ventre, qu'ils ont coûtume de couvrir d'un drap assez fin & consu par derriere, de peur que le liniment ne le touche; & parce que quelquefois ces sortes de linimens causent un flux de ventre avant que la salivation arrive, ils y remedient par l'usage du laudanum liquide, ou bien ils font prendre de tems en tems au malade une demie dragme de diascordium, & alors le flux de ventre étant arrêté, la salivation commence de se faire. Cette Methode, à qui voudra s'en servir, se trouvera expliquée plus au long dans l'endroit où le docte Sydenham traite expressément de ce sujet.

Jusqu'icy, amy Lecteur, nous

avons proposé les principales Methodes dont on peut se servir dans la cure de la maladie Venerienne; quelle que soit celle que le Medecin éclairé & versé dans la Pratique voudra choisir, il réüssira toûjours bien, mais un mauvais Praticien ne pourra que tout perdre avec la meilleure. Au reste si on m'en veut croire, la Methode que nous avons prescrite dans le Traité precedent & qui rejette absolument la salivation se trouvera la plus facile, la plus certaine & la plus assurée, quelque chose que puissent avancer contre elle ceux qui ne l'entendent qu'imparfaitement : mais comme il n'étoit pas autrefois permis à tout le monde d'aller à Corinthe, aussi n'est-il pas donné à chacun de comprendre cette Methode.

FIN.

De l'Imprimerie d'ANTOINE RAFFLE.


34